Première Année. — N° 1 LE NUMÉRO 15 CENTIMES Jeudi 14 Avril 1881

L. D'ASCO
Rédacteur en Chef

ABONNEMENTS

Lyon..... Un an... Fr. 10
Départements..... — ... — 12
Etranger..... — ... — 18

RÉDACTION
6, Place des Terreaux, 6

LE BAVARD DE LYON

Journal des Indiscrétions lyonnaises, Littéraire, Satirique, Mondain, Théâtral, Financier

DAUBRUCK
Secrétaire de la Rédaction

INSERTIONS
Chez M. V. FOURNIER
14, Rue Confort, 14

ADMINISTRATION
6, Place des Terreaux, 6

SOMMAIRE :

1. *Le Bavard de Lyon à ses lecteurs*.... .... LE BAVARD DE LYON.
2. *A nos confrères Lyonnais*..... L. D'ASCO.
3. *Petits et grands hommes du Palais* (Me REPIQUET)..... DUVERGIER.
4. *Grande cavalcade Lyonnaise* ..... L. D'ASCO.
5. *Cancans et potins du demi-monde*..... LUCIANI.
6. *Silhouette d'une demi-mondaine* (FONFON). NESTOR.
7. *Echos de la rue et des boudoirs*..... J. VEZON.
8. *Célébrité locale* (PUPAT) DAUBRUCK.
9. *Indiscrétions des salons et coulisses*..... DE SAINT SAVIN.
10. *Fantaisies* (L'ASSOMMOIR)..... E. DESCLAUZAS.
11. *Poésie* (LES BOTTINES) KARL MUNTE.
12. *Femmes folles de leur corps*..... A. DELIONS
13. *Théâtres et Concerts*.. DORSAY ET L. MASSIN.
14. *Bulletin financier*.... J. RICHARD.
15. *Revue de la mode*.... Mme RAYMONDE.
16. *Feuilleton*..... J. SABATTIER

LE BAVARD DE LYON

Le Bavard de Lyon à ses lecteurs, salut.

C'est un axiôme d'Etat que tout homme qui sait rire est un homme qui sait être heureux. Le rire est le grand consolateur des misères humaines ; car il est l'oubli.

Nos pères riaient bruyamment ; ils oubliaient : nous avons appris à être sérieux ; nous rions avec discrétion ; nous ne savons pas oublier. Notre siècle n'est pas un siècle heureux.

Il aurait sujet de l'être ; les travers de l'homme n'ont pas changé ; il y a toujours des fous qui courent le monde, des importants qui l'assomment, des habiles qui le jouent, des charlatans qui l'amusent. Nos femmes sont encore les précieuses de Molière, où les gaillardes de Rabelais. Nous courons à la fortune en des postures diverses : les uns solennellement, les autres étourdiment : très-peu marchent droit devant eux ; on préfère les sentiers détournés ; et si, parfois, l'on trébuche contre le crime et le déshonneur, on accuse sa mauvaise fortune ; nul ne songe à incriminer sa propre perversité.

Les gens d'humeur morose s'affligent de ces choses : ils pestent contre les folies du siècle ; ils maudissent la civilisation, et soupirent en songeant à la simplicité des Troglodytes.

Nous sommes de constitution plus accommodante ; ils pleurent : nous rions.

Rire des grimaces du jour, crever les ballons gonflés de vent, nazarder les marchands d'orviétan, raconter les merveilles du monde galant, et ses misères, et ses mensonges ; se faufiler dans les coulisses du monde sérieux plus amusant cent fois que le monde des fous ; tout savoir et tout dire sans façon ; laisser les politiques régler en leurs protocoles le sort des nations ; s'incliner également devant le pape et devant le prophète ; voir s'éparpiller la foule en mille chemins divers ; noter au passage les ridicules ; louer les mérites de tous et de toutes ; ne se point chagriner du train des choses et s'arranger au mieux dans le pire des mondes : c'est la sagesse, à tout prendre. Or, lecteur, telle est notre sagesse.

Le Bavard de Lyon n'en revendique point d'autre.

Donc, nous sommes des masques joyeux : c'est entendu.

Et sur ce, lecteur, serviteur.

LE BAVARD DE LYON.

A NOS CONFRÈRES

DE LA PRESSE LYONNAISE

Le Bavard de Lyon a l'honneur de saluer ses confrères de la presse lyonnaise. Ils ont bien voulu annoncer sa venue en ce monde burlesque. Ils l'ont fait avec une grâce et une bienveillance dont *le Bavard de Lyon* est confus.

Il les en remercie de tout cœur ; il est à leur discrétion, et leur mande l'expression de son respect et de son dévouement.

L. D'ASCO.

PETITS ET GRANDS HOMMES DU PALAIS

Me REPIQUET

Une figure qui ne manque pas de décision ; une manière de sous-officier à cheval sur le règlement, coulant volontiers sur les principes.

L'œil est dur, caché sous d'épais sourcils ; front carré ; le front d'un entêté ; le nez a la courbe rapace ; les narines mobiles révèlent des appétits impatients ; moustache cavalière : petite taille des hommes sans race.

Me Repiquet n'est plus un des petits du palais : il n'en est pas encore un des grands. — Je l'ai suivi de longue date. Je l'ai vu au collège de Mongré ; je l'ai vu à l'école de droit à Paris ; je le vois au palais ; il m'arrive parfois de le rencontrer en des lieux étranges. Et toujours et partout, Me Repiquet m'est un sujet d'étonnement.

Singulier mélange des choses saintes et des choses profanes ; l'élève de Mongré, correct en sa dévotion, a des échappées tumultueuses vers la licence et la rébellion ; aux fleurs du parterre mystique il joint avec audace les fleurs du parterre galant.

Mais le malheur de Me Repiquet est qu'il manque de grâce ; il est étroit ; il n'a pas la force des hommes doux ; il est grincheux ; il se fâche. Je ne dis pas que Me Repiquet ne soit à ses heures un agréable compagnon ; je dis qu'il ne séduit pas ; les femmes qui s'y entendent, s'amusent des saillies de son esprit ; elles n'aiment pas l'homme : c'est qu'avant tout, les femmes vivent par le cœur, et Me Repiquet ne connaît pas les émotions du cœur : il n'est pas bon.

Il a cependant des amis ; il en a même beaucoup : peut-être en faut-il chercher la cause dans le secret de sa nature.

Me Repiquet se fait craindre ; parce qu'il sait se rebiffer.

On a dans le monde cette idée fausse que la virilité du caractère et l'éclat du mérite viennent d'un tempérament âpre et violent ; notre aveuglement est si grand, que la bonté, cette force des âmes maîtresses, ne rencontre guère que notre indifférence ou notre froideur.

Cela dans le monde social, cela dans le monde intellectuel. Notre voisin, incommode et bourru, querelleur et retors, nous inspire le respect salutaire de ses droits et de ses fantaisies : nous sommes arrogants vis-à-vis de lui, s'il s'avise d'être simple de cœur et facile de composition. En politique, le despote a sa place marquée au frontispice de l'histoire ; l'homme de justice et de liberté se heurte à nos dédains : dans les lettres, l'audace du pamphlétaire nous séduit ; nous rions de ses bonnes médisances ; nous nous pâmons d'aise aux virulences de ses attaques : et, s'il calomnie, pourvu qu'il y ait de la grâce, nous en sommes ravis. L'écrivain aux allures paisibles, sans fiel et sans mordant, bon pour tous, indifférent aux querelles et aux compétitions, nous paraît fade : il est doux ; nous le prenons pour terne.

C'est bien autre chose au palais. Cicéron voulait un grain de sel aux discours du forum : nos avocats y en mettent des boisseaux. La barre est un champ-clos. On s'y houspille sans miséricorde : il est vrai qu'on s'y flatte sans pudeur. Tour-à-tour, les *chers confrères* se congratulent et s'admirent, se déchirent et s'injurient. Rhétorique malsaine, sans élévation et sans noblesse ; les forts-en-gueule en sont les maîtres admirés. L'homme est un sot animal, il aime le poivre.

Incontestablement, Me Repiquet a du poivre dans les veines. On le craint, donc, on l'aime ; il devait faire figure dans le barreau ; sa voix aigre et discordante devait s'imposer et dominer les clameurs de la gent porte-toque.

Cela n'a pas manqué : Me Repiquet a l'avenir devant lui ; il a deux clés qui ouvrent toutes les portes ; son éducation à Mongré, l'âpreté de son caractère.

Il est le secrétaire de Me Genton, un brave homme d'avocat qui n'a qu'un nom et une parfaite honorabilité. C'est, pour l'heureux secrétaire le chemin de la fortune. Il en profite pour se faire au palais le défenseur ardent de toutes les infortunes. Il a plaidé, non sans bonheur, pour Hélène Durand, l'aimable Egérie des jeunes fils de famille. Le demi-monde recherche les services de sa parole ? il se plaît à ce devoir de compassion ; il venge la morale de nos bayadères outragée par les honnêtes gens. Et il sait trouver sa récompense.

Lisette a eu du malheur ; mais Lisette a eu la protection de Me Repiquet ; c'est à Me Repiquet que Lisette a dû la défense de Me Arcis, un avocat à la parole chaude et vibrante, sympathique et douce. J'aurai à parler de Me Arcis.

Malgré tout, Me Repiquet a un chagrin qui le ronge ; il est un des rédacteurs du *Nouvelliste ;* mais il n'aime pas qu'on le lui dise à la barre. Et on le lui dit : il s'emporte alors, il siffle avec rage, il relève sa tête ; ses yeux lancent des éclairs : il frappe, il mord, il assomme. Un jour, Me Repiquet faillit étouffer Me Thévenet sous le poids d'une réplique venimeuse à ce sujet.

Un autre chagrin de Me Repiquet, c'est la brouille du *Nouvelliste* avec le Théâtre-Bellecour : brouille désastreuse ; Me Repiquet aimait le Théâtre-Bellecour ; il y rencontrait le monde de nos galantes ; c'était la joie de Me Repiquet, l'oubli de ses labeurs, le sourire de sa vie ; il ne lui reste plus que le cabaret de Rosalie, et les émotions trop passagères de la chasse.

Chez Rosalie, c'est le triomphe ; les belles petites en sont l'ornement ; le pata et les petits paquets ; les plaisirs innocents : Me Repiquet, y est heureux ; de onze heures à minuit, il y rencontre ses jolies clientes ; ce n'est point l'heure austère du cabinet ; c'est l'heure de l'abandon, l'heure brûlante des fins soupers où éclate et meurt dans l'inconscience la joie des convives : Me Repiquet, se montre alors plus pétillant que la bouteille de Moët, ou le flacon de Rœderer. Il a des mots ; il a des éclats de verve. Ces dames l'admirent ; elles le redoutent ; elles voudraient l'aimer ; du moins, s'efforcent-elles de le lui faire croire. Mais il n'en a cure ; il est homme à ne demander que les apparences ; et s'il est trompé, soyez assuré qu'il y consent.

Tel est Me Repiquet ; petit, grincheux, redouté, joyeux, parfois ; il grandira.

DUVERGIER.

LA GRANDE CAVALCADE

LYONNAISE

Nos concitoyens ignorent sans doute qu'une grande cavalcade aura lieu dans notre ville le 15 avril prochain, lundi de Pâques.

Aucun de nos confrères n'ayant tenu le public au courant des travaux de la commission, nous qui ne sommes pas tenus aux mêmes réserves, nous allons communiquer à nos lecteurs le procès-verbal de la réunion qui a eu lieu hier dans les salons du café Maderni.

Voici d'abord les noms des membres de la Commission :

Président : M. Guimet,

Vice-présidents : MM. Paul Bertnay, Chapitet.

Secrétaires : MM. Joseph Thivollet, Sarrazin, Serve.

Membres : MM. Adrien Duvand, Lucien Jantet, Chéron, Marc Fournel, Charles Garnier, Charles Mengin, Pérut, Arcis, Thévenet, Linossier, Abel Peyrouton, Tony Loup, Repiquet, Grogogeat, Clapot, Berlot, Annequin, Coste-Labaume, Beaudoin, Lecocq Jules Thivollet Loiseau, Ferrouillat, Ollivier, Aimé Gros, Ballay, Simon, Alteirac, Delabranche, de Keghel, Seguin, Montfort, Reine, Barbe, Dalbert, Lévy, Luigini, Marc Jandard, Deville, Bonnet, Guillet, Laussel, Ritter, Fargues, Monnet, Jensenne, Léone, Arnaud, Mermet, Chomer, Minard, Despeignes, Robin, Javot, Pasquet, de Cocquerel, Saint-Cyr-Girier, Ponthus-Cimier, Joly, Domer, Pagny, André, Chatron, docteur Diday, Gomot, docteur Coutagne, Bonnet, Metzger, Palmarini, Berard, Mancardi, Combet, Quivogne, Ribes, docteur Jantet, docteur Fontan, Bessières, Tapissier, Videz, Fresne, Scheffer, Verly, Nonne, Damez, Jackson, Charles Bailly, Gautier, David Girin, Conti, etc, etc.

PROCÈS VERBAL DE LA SÉANCE

Séance du 10 février

PRÉSIDENCE DE M. GUIMET

Le procès-verbal de la précédente séance lu par M. Joseph Thivolet, est adopté après quelques observations de M. Chéron.

M. Emile Guimet fait connaître à la Commission les résultats des pourparlers qui ont eu lieu avec l'autorité, relativement aux mesures de police à prendre pour le défilé de la cavalcade. Toutes les difficultés ont été applanies grâce à la bienveillance de M. le secrétaire général Louis. Il ne reste plus actuellement qu'à décider au bénéfice de quelle œuvre cette fête sera donnée.

Il invite donc les membres de la Commission à exprimer leur opinion.

M. Joseph Thivollet. — Je propose que cette fête soit donnée au profit du sou des écoles laïques de la Guillotière (protestations).

M. Arcis. — Je demanderai que le produit en soit affecté au paiement des frais du comité conservateur pour les dernières élections municipales (protestations).

MM. Minard et Chomer. — Bravo !

M. Charles Garnier. — Vous n'avez pas consulté la *Décentralisation* pour le choix de vos candidats, vous n'avez pas le droit de nous imposer vos dépenses.

M. A Duvand. — Messieurs je suis décoré...

M. Lucien Jantet. — Je proteste....

M. Mengin. — Je proteste.... (exclamations, rires).

M. le Président. — Qui se permet de rire ainsi ?

M. Joseph Thivollet. — C'est Barthens qui rigole.

M. le Président. — Au nom de la dignité de notre comité, je vous prie, messieurs, d'écouter avec calme, toutes les propositions qui vous seront faites. M. Duvand, continuez.

M. A. Duvand. — Messieurs je suis décoré....

M. Clapot. — Ça revenait à Jantet.... (bruit).

M. A. Duvand. — Messieurs je suis décoré....

M. Lucien Jantet. — C'est abominable....

M. A. Duvand. — En vertu d'un décret présidentiel, j'ai le droit de porter le ruban rouge à la boutonnière (protestations). Il m'a été conféré pour des services exceptionnels....

M. Clapot. — Quels services ?..

M. Joseph Thivollet. — Elle est bien bonne, celle-là.

M. Mengin. — Si je ne suis pas décoré, c'est la faute à Perraudin.

M. Javot. — Laissez parler l'orateur ; vous lui répondrez.

M. A. Duvand. — C'est en vertu de ces services exceptionnels....

M. le docteur Jantet. — Vous êtes un bourgeois.

M. Despeignes. — Duvand devrait être grand croix de la légion d'honneur.

M. Tony Loup. — C'est vous qui auriez dû être décoré, vous l'avez bien mérité.

M. A. Duvand. — Je propose Messieurs que les bénéfices de la cavalcade soient destinés à élever une statue à Son Excellence M. Constans, ministre de l'intérieur (bruit).

M. Garnier. — C'est un vidangeur (protestation).

M. Joseph Thivollet. — Pourquoi pas à Perraudin (rires).

M. Aimé Gros. — Je suis d'avis en effet que nous devons rester sur un terrain complètement neutre.

M. Abel Peyrouton. — Quel est l'avis de Chéron ?

M. Armand Chéron. — Je propose que le produit serve à indemniser notre ancien directeur Vachot.

M. Paul Bertnay. — *Proteste avec véhémence. M. Barthens est obligé d'intervenir pour l'empêcher de se livrer à des violences sur la personne du père Chéron.*

Ce dernier s'est empressé de mettre Joséphine en sûreté, en la confiant à M. Ch. Mengin.

M. Emile Guimet. — Messieurs revenons aux propositions sérieuses.

M. Despeignes. — Cherchons quelque chose qui soit profitable à toute la ville. Ainsi pourquoi le produit de la cavalcade ne serait-il pas consacré à percer une nouvelle rue.

M. Joseph Thivollet. — Vieux jésuite ! (tumulte épouvantable).

M. Guimet. — M. Thivollet, je vous rappelle à l'ordre.

M. Ferrouillat. — Laissez M. Thivollet exprimer sa pensée.

M. Emile Guimet. — Messieurs, je vous invite à revenir à l'ordre du jour.

Divers membres présentent encore des projets.

M. Chatron. — Propose que les bénéfices de la cavalcade, soient affectés à la construction d'une nouvelle salle de spectacle, à courants d'airs variés, dont il dépose le projet.

M. le docteur Diday. — Propose la fondation d'une maison de refuge pour les jeunes filles atteintes dans leur capital.

M. le docteur Combet. — Demande que le produit de la cavalcade soit destiné à organiser des représentations gratuites de *Jehan le Serf.*

M. Emile Guimet. — Voyons messieurs, tout cela ne me paraît pas sérieux, hâtons-nous de conclure.

M. Repiquet. — Je vous propose la reconstruction de l'Alcazar, dont nous avons tous regretté la démolition (bravos prolongés), et je vous indique comme emplacement la place des Jacobins (triple salve d'applaudissements).

M. Joseph Thivollet. — Pour ça, j'en suis (rires).

M. Gomot. Mais. vous supprimerez donc la place des Jacobins.

M. Repiquet. — Voilà quinze ans, que cette place est encombrée de monuments plus ou moins fantaisistes. Actuellement, c'est une succursale de l'*Union mutuelle des propriétaires.* Les habitants de la place, ne verront donc pas d'inconvénients à ce qu'elle disparaisse, il y aura pour eux toutes sortes d'avantages.

M. Barthens. — Je ne vois pas grand inconvénient à l'adoption de cette proposition, une des plus sérieuses qui aient été produites, mais elle ne me paraît pas devoir réunir l'unanimité du Comité, ce à quoi doivent tendre tous nos efforts. Quoique la proposition soit chaudement appuyée, et surtout fort recommandée par la compétence de son auteur, je crains qu'elle n'effarouche quelques-uns de nos collègues, notamment mon confrère Garnier, dont nous désirons tous le concours. Cherchons donc quelque chose de plus utile.

M. Minard. — Et l'alimentation des eaux ?

M. Barthens. — C'est là une idée. Oui messieurs, je crois que l'honorable M. Minard a, quoique avocat, trouvé le moyen de nous mettre d'accord. Mais il s'agit de déposer un projet plus satisfaisant que ceux de MM. Villard et Raclet.

(A ce moment, M. Peyrouton glisse un mot à l'oreille de son compatriote M. Barthens).

M. Barthens. — Mon compatriote Peyrouton me suggère une idée qui a sa valeur et que je vous recommande. Puisque votre Rhône et votre Saône sont insuffisants pour vous donner de l'eau potable, nous vous offrons gracieusement notre rivière à nous, la Garonne (tonnerre d'applaudissements).

M. Paul Bertnay, — Je propose que nous votions des remercîments à MM. Barthens et Peyrouton pour leur généreux sacrifice.

M. Barthens. — Oh ! ce n'est pas la peine. Si nous vous offrons notre eau de la Garonne pour vos Lyonnais, c'est que nous en avons trop chez nous ; elle déborde (applaudissements).

Sur la proposition de M. Claude, la clôture de la discussion est immédiatement prononcée, et le projet consistant à affecter les bénéfices de la cavalcade à créer un canal des Pyrénées à Lyon, est mis aux voix et adopté par acclamation, sauf la voix de M. Chéron, désolé de n'avoir pas trouvé mieux.

Programme de la grande Cavalcade

A huit heures du matin, réunion générale sur le cours du Midi.

A huit heures et demie, une salve de 101 coups de canon tirés, par le fort Saint-Irénée annoncera le départ de la cavalcade, lequel aura lieu dans l'ordre suivant :

Les écuyers du cirque Rancy.

Sarrazin à cheval sur un lion et distribuant des olives.

Les rédacteurs de la *Décentralisation* en hallebardiers.

Les ouvreuses du théâtre de Bellecour, ayant à leur tête le chef de claque Perle, déguisé en pierrot.

M. Angeli du *Nouvelliste*, monté sur un éléphant, distribuant un solde de proclamations du Comité conservateur.

M. Linossier, masqué.

M. Joseph Thivollet, en lutteur, faisant l'exercice des poids.

M. Abel Peyret, en hanneton.

Le Char de la Mairie centrale

Ce char contiendra M. Gailleton et ses collègues déguisés en archers. M. Chapitet, seul se distinguera des autres conseillers municipaux, il représentera Cupidon.

Le Char de la Mort

Attelé de quatre chevaux caparaçonnés de deuil, conduits par le gardien de la Morgue.

La mort est représentée par l'inspecteur des pompes funèbres, Lagrange, le sourire aux lèvres et la faulx à la main.

La Mort est entourée de squelettes, ce sont les commissaires des morts, que M, Lagrange a réunis pour cette circonstance.

Le Char de la Presse

C'est une vaste ménagerie dans laquelle sont renfermés les rédacteurs de tous les journaux de Lyon.

Voici quelles sont les espèces représentées dans cette nouvelle arche de Noë :

MM. Barthens, en chat; Adrien Duvand, en coq; Charles Mengin, en pie; Coste-Labaume, en roitelet; Lucien Jantet, en mouton; Charles Garnier, en bête du bon Dieu; Pérut, en tigre; Arcis, en perroquet; Abel Peyrouton, en rossignol; Louis Clapot, en souris; Claude, en pigeon voyageur; Tony Loup, en papillon; Paul Bertnay, en écureuil; Armand Chéron, en ours; Grosgogeat, en merle; Marc Fournel, en serpent; Ferrouillat, en guêpe; Olivier, en bourdon; Pierre Valin, en ouistiti; Palmarini, en lapin de garenne; Lecocq, en daim; Beaudoin, en autruche; Berlot, en ver à soie; Git, en linotte; Repiquet, en crevette; Pierron, en hirondelle; Annequin, en carpe; Minard, en cygne; Raymond, en canari; Boubée, en renard; Mancardi, en mésange; Serve, en porc-épic; Louis Seyve, en dinde; Damez, en furet; Forest-Fleury, en renne; Pellet, en lièvre; Chenavas, en canard; Merle, en corbeau; Loiseau, en colombe; Metzger, en perdrix; Linossier fils, en héron; Desvernay, en hibou; Lançon, en escargot; Mermet, en corneille; Gouraud, en epagneul; Ribeyrolles, en roquet; Mathieu, en grenonille; Thiers. en poularde; Malot. en canard sauvage; Tisseur, en sarcelle; Cazeneuve, en grive.

On compte que ce char aura un succès énorme,

Le Char des Brasseries

Représenté par un immense bock d'où émergent les têtes de Georges Hoffer et du père Pupat, entourés d'une foule de rosières portant des bannières où l'on pourra lire inscrites en lettres d'or, les inscriptions suivantes ;

Brasserie Georges; taverne de l'Est; brasserie de l'Epoque; brasserie des Chemins de fer, Coq noir, Deux Passages, Télégraphe, Jacobins, Kléber, Grüber, brasserie Suisse, taverne Anglaise, brasserie de l'Etoile, brasserie Faure, brasserie Lafond, brasserie Corrompt, brasserie Piégay, Nuée bleue, brasserie du Siècle, brasserie des Saisons, brasserie Gauloise, brasserie Pierre, brasserie du Mont-Blanc, brasserie de la Grotte, brasserie du Commerce, brasserie de Mulhouse, brasserie de l'Opéra, brasserie Guillaume Tell, brasserie de Suez, brasserie des Négociants, brasserie de la Perle, etc. On remarquera parmi les rosières, la grosse Maria, Léonie, Anna, Isabelle, Antoinette, Marie, Louise, etc.

Le Char de la Photographie

Il sera conduit par Alphonse Bernoud, déguisé en Apollon.

Les frères Joguet entoureront le char, montés sur leurs vélocipèdes.

Lumière et Arambourg opèreront, et croqueront la foule au passage.

Le Char de la grande Percée

Ce sera un amas de plans et de matériaux de construction. Le célèbre ingénieur Despeignes, un compas à la main, dressera le plan de la percée.

Tout au fond, deux financiers masqués, qu'on croit être MM. de Soubeyran et Lepelletier, attendent le résultat de l'opération.

Le Char du Grand-Théâtre

Un navire faisant eau de toutes parts, et M. Aimé Gros, assisté des membres de la commission des théâtres. cherchant à le radouber sans pouvoir y parvenir.

Les artistes qui forment l'équipage appellent en vain à leur aide.

Le directeur Campo-Casso suit avec tout un matériel de sauvetage qui paraît bien usé.

Un groupe de trois personnes chantant un chœur : *La Réclame*, de Marc Jandard, ce sont : Le pharmacien Daloz, en pâte à cafards; Le pharmacien Bertrand, en topique ; Le pharmacien Vial, en sirop.

Le Char du Conservatoire

Il sera conduit par des ânes.

Tous les jeunes gens seront déguisés en serins, et les jeunes filles en limaçons.

Le Char des Collectivistes

Il représentera le salon du docteur Jantet faisant le partage de ses biens aux frères et amis.

Le citoyen Deloche vante le désintéressement du célèbre médecin et recommande sa candidature à la foule ébahie.

Le Char du Demi-Monde Lyonnais

Il sera traîné par huit magnifiques chevaux blancs.

Il représentera la salle des Folies-Bergère, un jour de bal.

Annette Bassin et Hélène Durand, toutes deux en Vénus, conduisent le premier quadrille.

Elles seront entourées d'un nombreux groupe de femmes toutes déguisées. Voici leurs noms :

Péroline, en avoué; Fonfon, en polichinelle ; Rosalie, en bonne de brasserie ; Désanges en diane chasseresse ; Adrienne l'élégante, en abeille ; Cloclo, en grue ; Annette la licheuse, en vautour ; Ma mère m'attend, en duègue ; Jeanne la voyouse, en gamin ; Cécile, en magicieuse ; Henriette Chaillou, en dame de pique ; Tonine en ménétrier ; Marie la poupée, en louvier ; Lucy Maïa, en arraignée ; Rosine, en hareng ; Marie Brunet, en gendarme ; Marie Patard, en boule-dogue ; Amanda en feuille de vigne ; Marguerite en Méphisto ; Louisette, en sœur quêteuse ; Jenny l'ingénue, en chèvre ; Marie Canodin, en levrier ; Charlotte la vadrouille, en levrette ; Marie-Louise Lenoir, en nourrice ; Clodie, en paon ; Esther la blonde, en mousquetaire ; Marguerite la nantaise. en clown ; Jenny Bidel, en lionne ; Marie Zine, en mirliton ; Paquerette, en chenille ; Amélie David, en biche ; Jeanne Confort, en paysanne : Maria Porte, en mère abbesse ; Maria la blonde, en postillon ; Marie Boulard, en pigeon ; Clémentine, en bébé ; Adèle Bel-Oeil, en gardeuse d'ours ; Louise Berger, en écrevise ; Valerie, en singe ; Sabine, en sangsue ; La baronne, en momie ; Francine, en jockey ; Henriette, en page ; Anna la suicidée en scaphandre ; Fanny Bombance, en cuisinier ; Elisa Beligand, en bergère ; Pauline Bac, en folie ; Marie Doré, en pierrette ; Marie Berthet, en normande ; Augustine, en mouche d'or ; Marcelle Abel, en fée ; Félicie, en auvergnate.

Une compagnie d'arbaletriers et un escadron de sapeurs-pompiers cloturent la marche.

En cas de pluie, la calvacade sera renvoyée au lundi de Pentecôte.

Pour copie conforme
L. D'ASCO.

CANCANS ET POTINS

DU DEMI-MONDE

Hélène Durand, qui avait quitté Lyon en compagnie d'un croupier bien connu, pour aller tenter la fortune à Monaco, y a échoué piteusement. La belle petite, aussi bien que son ami le croupier ont eu toutes sortes de male chances au jeu, à tel point que la capricieuse Hélène, a fait une scène en plein Casino.

Sans égards pour cette biche lyonnaise, les huissiers de Mme Blanc, l'ont expulsée et l'accès du Casino, lui est désormais interdit.

Pauvre Hélène ! elle était bien payée pourtant pour se méfier des huissiers.

Marie Zinc, a fait ces temps derniers, une courte réapparition à Lyon. Il paraît qu'à Marseille, elle n'avait pas obtenu tout le succès auquel elle prétendait.

Quelques jours à Lyon ont suffi pour remonter sa garde-robe, qui était d'un vide effrayant. Après quoi, elle s'est fait tailler les cheveux à la Ninon, et est retournée prendre l'air de la Cannebière, jusqu'à.... la prochaine dèche.

On signale la présence à Lyon, d'une charmante fugitive, la belle Amanda, qui vient en passant serrer la main aux petites amies : Amanda est descendue chez son amie Henriette.

Gare aux scènes de jalousie, lorsque Louisette pourra renseigner Amanda.

Marie Canodin, qui était allée se refaire à Marseille, où par parenthèse, son joli minois, son gentil bagout, et ses précieuses qualités, ont été fort appréciées par les provençaux, a, parait-il la nostalgie de son vieux Lyon où elle vadrouillait si bien. On annonce en effet, qu'avant huit jours, elle sera ici.

Ah ! l'imprudente ; elle va être assiégée par.... ses créanciers.

Marie, la prétentieuse petite poupée, est revenue de Nice, il a quelques jours.

Que ceux qui la croyaient enfouie sous les décombres du théâtre italien soient rassurés.

Nous connaissons bien au moins, *six* personnes, qui l'auraient pleurée.

Mes amis, Péroline, l'inimitable Péroline se plaint.

Qu'y a t'il ? Mystère.

Je vous dirai cela prochainement.

Encore une belle petite qui revient au bercail.

Adrienne, l'élégante Adrienne, que l'amour avait conduit jusqu'à Londres, s'est décidée à lui fausser compagnie, et elle est revenue parmi nous.

Mais comme elle est changée, cette Adrienne, autrefois si gaie, si insouciante, si bon garçon ! Ne voilà-t-il pas, qu'elle a pris fantaisie d'avoir un atelier de couturière.

Adrienne couturière ! Vous voulez rire.

Lucy Maïa, nous en a baillé de belles.

Cette folle Lucy, qui avait tout à coup disparu de Lyon, nous est revenue il y a quelques jours, racontant monts et merveilles de sa campagne, de ses toilettes splendides, de ses relations puissantes, etc.

Toutes les bonnes amies en sont encore.... désolées.

Nous allons les rassurer par cet extrait du *Bavard* de Marseille.

« J'ai toujours oublié de vous raconter comment Lucy Maïa avait quitté Marseille et sa propriétaire. La chose vaut pourtant la peine qu'on s'y arrête une minute ou deux.

Après un stage dont les résultats ne furent pas toujours des plus heureux, notre belle-petite s'avisa, un beau matin, de déguerpir sans tambour ni trompette. Elle n'avait qu'un seul souci : se soustraire à la surveillance de sa propriétaire, qui paraisait avoir des motifs sérieux pour ne pas la perdre de vue. Voici donc ce qu'elle imagina. Elle prit une plume et de sa plus belle écriture traça sur le papier quelques lignes assez brèves où elle expliquait les raisons de son départ et qu'elle eut la précaution de dater de Genève.

La lettre, une fois écrite, fut envoyée en Suisse, où une amie complaisante la mit à la poste. Quant elle revint à Marseille, il y avait belle lurette que Lucy Maïa avait pris subrepticement la clef des champs.

Pendant quelques jours, la propriétaire resta convaincue que la fugitive s'était retirée à Genève. C'est d'ailleurs, ce que voulait faire croire tout simplement Lucy. Depuis, elle a sans doute appris que notre belle-petite habite tranquillement Lyon ; mais je crois pouvoir affirmer que les affaires laissées en suspens ont été scrupuleusement réglées.

Tout est bien....

Ajoutons que Lucy Maïa est pour le le moment à Anger, mais sera sous peu de jours à Lyon.

Décidément nos lyonnaises ont tort de toucher à la roulette, elle ferait mieux de s'en tenir au traditionnel pata, ou aux modestes petits paquets, qu'on joue chaque soir chez Rosalie, que de faire le voyage fatiguant de Nice,

Oyez plutôt !

Maria la blonde, avait fait l'économie de quelques louis. On persuada à la naïve enfant, qu'à Monaco, cette somme se centuplerait. Elle se laissa tenter par l'appât de ce gain si facile et peut-être par le plaisir de pouvoir, ensuite, dire aux petites amies : « Moi aussi, je suis allée à Nice » et ma foi, succombant à la tentation, elle partit pour les rives de la Méditerranée.

Quand elle mit les pieds dans le salon de Monte-Carlo, elle fut littéralement fascinée par cet amas de billets de banque et de louis d'or, qu'elle rêva bientôt en sa possession. Aussi elle joua, joua, un jeu d'enfer.

Trois heures après, elle sortait du Casino, absolument décavée, jurant un peu tard qu'on ne l'y reprendrait plus.

Elle avait joué jusqu'à son dernier sou. A tel point que pour pouvoir reprendre le train, elle a dû laisser ses bijoux à vil prix, entre les mains des juifs, la providence ordinaire mais intéressée de nos belles petites..

Maria la blonde est donc réinstallée à Lyon.

Dans le demi-monde, on s'occupe beaucoup de Louise Berger et de Francine.

Ces deux charmantes illustrations de la bicherie lyonnaise ont la passion des chevaux et des attelages. Depuis quelque temps, Francine paraît vouloir éclipser Louise. On ne voit plus qu'elle dans nos rues, con luisant — ma foi, très correctement, — les deux jolis chevaux qu'elle doit à la fabrication de la dentelle.

Francine a beaucoup de chic.

LUCIANI.

SILHOUETTE

D'UNE

DEMI MONDAINE

FONFON

L'état civil de la Fonfon n'est point ce qui importe ici; fille de duchesse, ou bien fille de chiffonnier, la Fonfon est une fille d'avenir, de l'entregent, de l'audace, et un petit minoie des plus réjouis. La perfide Hélène n'en avait pas davantage pour allumer la guerre des Grecs et des Troyens.

La Fonfon, que ses amis appellent Alphonsine, courait les rues, il y a trois ans : c'était alors une enfant des plus fatées, point farouche, et se sentant née pour la brillante fortune des belles de nuit qui, de leurs ailes d'or, fendent l'atmosphère embrasée des salons interlopes, et sèment en se jouant la mort et le deshonneur dans les familles.

D'instruction, point; la Fonfon n'en avait nul besoin : ce qu'elle avait, elle le portait avec elle, et le bagage était léger; une petite robe aux teintes fanées ; une manière de toque indicible, sans plumes et sans fleurs; sur les épaules, un chale bizarre, à carreaux rouges, et ses petits pieds dans des bottines sans dénomination possible. Rien de plus : c'était assez.

La figure était maladive, mais gracieuse, encadrée de cheveux chatains fins et point trop pressés ; deux petits yeux vifs surmontés de cils à peine visibles ; une bouche se cachant dans les profondeurs d'un menton à galoches, et deux rangées de dents à croquer tous les héritages des plus illustres maisons de la soierie. Mais ses visées étaient moins hautes pour le début; elle avait l'ambition d'être bonne de brasserie. D'instinct, elle sentait que la fortune se cachait sous les plissés du tablier blanc. Elle fut bonne de brasserie; dès lors, elle *songea à devenir marquise.*

Ce fut un homme de génie, celui qui inventa les bonnes de brasserie : il n'avait pas, comme le marin d'Horace, la triple cuirasse d'airain, mais il possédait à merveille les secrets de la corruption de notre société sans foi, sans virilité, sans grands vices comme sans vertus éclatantes.

La bonne de brasserie n'est pas l'antique chambrière de nos pères, haute en couleur, joviale, *et sans préjugés de toilette*, bonne grosse fille qui, les manches retroussées, embaumée des senteurs d'une vaste cuisine, offrait à tout bon vivant ses services, et, par aventure, ses complaisances. Nos beaux fils ont changé tout cela.

La bonne de brasserie est une demoiselle qui a du ton : elle est frêle, avenante, ne manque pas de prétentions, et ressemble à une pensionnaire de Saint-Denis émancipée; elle est élégante, soignée, fait des manières, étudie son monde et ne perd point de vue le but de sa profession.

But fructueux ; la brasserie n'est qu'un séjour de passage ; on y rentre bonne, mais on compte bien en sortir marquise : c'est le rêve, c'est la pensée constante, c'est le but. Et ce but, la plupart l'atteignent : splendeur de clinquant, ivresses des amours faciles, triomphes bruyants; la vie dans la fièvre de tous les appétits ; plus de labeur quotidien; les nuits d'orgies, et les journées de paresse. Voilà l'horizon lointain.

Or, la chose est facile; il n'y faut qu'un peu de sens et de tenue. Aujourd'hui l'homme n'a pas de foyer; il vit au cabaret; il fait ses affaires à la brasserie; les gens donnent aux distractions du café, de la brasserie et leur bourse et leur jeunesse; de là, la fortune de la bonne de brasserie. L'homme qui aime la femme pour sa beauté fine et délicate, pour les qualités de son esprit si délié et si alerte, pourrait badiner un instant avec une fille de brasserie; il lui serait difficile de lui donner et sa vie et ses pensées. Mais les jeunes gens n'en sont pas encore là, et ce qu'ils demandent à la femme, il le leur faut vite et sans peine; la bonne de brasserie peut le leur donner.

Le Fonfon n'y manqua pas : Un jour, elle jeta son tablier sous le comptoir et apparut transformée en radieuse étoile dans le ciel du demi-monde.

C'est aujourd'hui une constellation de moyenne grandeur ; elle a vingt-quatre ans, et le souvenir de fort nombreuses péripéties de fortune ; la hausse et la baisse ; quelquefois fort brillante, quelque fois éffacée, jamais désespérée. Le hasard est de ses amis.

Ces temps derniers, elle était à Nice; grande dame d'aventure, jouant gros jeu, perdant avec un sourire, et gagnant avec deux sourires. Elle apprend que certain acteur du Palais-Royal vient à Lyon, recevoir à Bellecour les applaudissements qui ne lui ont jamais manqué à Lyon.

La Fonfon avait adoré cet acteur ; l'acteur s'était laissé faire. La Fonfon l'aimait toujours. Sans crier gare, elle quitte Nice; elle renonce aux émotions du jeu ; elle accourt ; elle retrouve le comique qu'elle ne sait pas oublier ; elle se précipite dans ses bras : la Fonfon sanglotte de bonheur ; le comique se laisse faire.

Voilà donc la Fonfon de nouveau installée dans son logement des Brotteaux ; elle y retrouve Madame sa mère dont elle a fait sa bonne; elle y reçoit l'heureux ami qu'elle n'oubliera jamais, et les brillants cuirassiers des environs qu'elle oubliera toujours.

Désormais la Fonfon est une dame de qualité : non point qu'elle ait du bien au soleil, mais parce qu'elle sait les chemins de la fortune.

L'autre soir, elle se trouvait à la Scala, avec une ses amies. Un personnage de mine cossue était assis à côté. La Fonfon a le goût des choses simples et rapides. Elle connaissait son voisin : c'était le fils de l'une des maisons de commerce les plus riches de Lyon. Une aubaine providentielle. La Fonfon voulait lier conversation avec ce jeune homme : un coup-d'œil, un sourire et cela fut fait. Le jeune homme fit servir du champagne. Les deux femmes s'en abreuvèrent largement.

Le moindre défaut de la Fonfon, c'est qu'elle est un peu sans conversation. Le jeune homme ne savait que lui dire ; on eût mille peines à arriver jusqu'à la fin de la représentation, et l'on se leva pour sortir.

Mais tout à coup, et, comme les acteurs étaient encore en scène, un cri perçant retentit dans la salle; on se retourne; la Fonfon était pâle; elle cherchait quelque chose; on lui demande ce qu'elle a; elle répond qu'elle a égaré un brillant de 250 francs, qui était enchassé dans son bracelet.

On s'étonne; on cherche; la Fonfon cherche, le jeune homme de bonne famille cherche; la compagne de la Fonfon cherche; tout le monde cherche : le public s'en mêle; il réclame le diamant de 250 francs, sur l'air des lampions; et personne ne trouve ce diamant; on n'en voit que la place vide sur l'un des côtés du bracelet.

Cela finit par faire tapage ; il fallait le diamant : Le jeune homme fatigué crut que des soupçons se portaient sur lui; il pâlit à l'idée qu'il pourrait passer pour un adroit filou; du reste, la Fonfon n'avait pas été sans ajouter quelques mots d'insinuation là-dessus. Le public prenait parti pour la pauvre demoiselle.

Il n'y avait pas à hésiter; le jeune homme indigné jeta à Fonfon les 250 francs, valeur de son diamant ; et il sortit, frémissant de colère : La Fonfon se consola, et la soirée finit ainsi; elle n'avait pas été mauvaise pour la Fonfon.

Et voilà ce qui me fait dire que la Fonfon est une fille d'avenir ; la sagesse serait de ne l'approcher qu'après minutieuse vérification des bijoux dont elle orne sa toute jolie personne.

Ce serait la sagesse ; c'est pourquoi cela ne sera pas.

NESTOR.

ÉCHOS DE LA RUE

ET DES BOUDOIRS

Il y aura assaut de toilettes à la première d'*Aïda*.

Annette Bassiu, Désanges, Carmen, Péroline, Jeanne la Voyouse, Amanda, Marie la Poupée, Ninette, etc., nous montreront de beaux costumes.

Nous ne pouvons qu'applaudir aux intentions de nos belles mi mondaines. et si leurs costumes sont aussi superbes qu'on nous le promet, chers lecteurs, nous vous en donnerons le détail, et nous vous dirons à qui revient la palme.

Allons, Mesdames, soignez vos toilettes et nous serons amis.

Nos belles petites reviennent toutes à la Scala. C'est leur lieu de prédilection quand il n'y a pas de première.

Dans cette petite bonbonnière, elles peuvent caqueter à leur aise, raconter les petits potins, rire bruyamment.

Il y a là des fidèles : Pauline Bac, Marie Doré, Marie Berthet. Augustine, Marcelle Abel, Adèle, Annette, Fonfon, etc.

Elodie n'a plus de toquade pour les journalistes : elle est aujourd'hui *coiffée* d'une mèche. Serait-ce de la mèche des Borgia ?

Elodie, et son chien, et sa mèche, c'est tout un poëme.

Pauvre Jenny l'ingénue, où sont donc les roses d'antan.

Nous l'avons rencontrée hier, triste, abattue, le visage pâle, mise négligemment. Voyons. contez-nous vos peines, Jenny !

Cloclo et Annette, sont toujours inséparables. Pourquoi? Maigreur et mystère.

En attendant, elles se soutiennent mutuellement. Ces deux jeunes grands débris, se consolent entre elles.

On nous dit que le café Morel, retentit souvent de leurs plaintes lugubres, elles y errent comme deux âmes en peine, à la recherche de l'inconnu,

Au Théâtre-Bellecour, il y a eu une révolution de couloirs.

Profitant de l'absence de M. Simon, le secrétaire-général, M. Bridault, a osé toucher aux ouvreuses.

Il parait que les ouvreuses, notamment celles des fauteuils, de vraies poules, répondant au nom de Julie Ire, Catherine, Julie II, etc., n'étaient plus domptables depuis qu'un coq y avait été introduit sous la forme du chef de claque.

Chaque soir, c'étaient de nouvelles histoires, et les couloirs étaient transformés en de véritables coulisses ou de petits coqs becquetaient sans interruption.

Enfin, quand le spectateur réclamait une ouvreuse. il était obligé très-souvent d'aller la chercher au comptoir de Madame Kœmgen. Elles en étaient arrivées à vouloir singer nos belles petites, mais l'imitation était trop contrefaçon.

Les ouvreuses étaient une telle puissance au Théâtre-Bellecour, qu'on supposait que jamais aucun directeur n'aurait osé y toucher.

C'est fait.

En apprenant leur révocation, les ouvreuses et le chef de claque se sont gravement réunis à l'Assommoir, et ont mandé les rédacteurs de divers journaux, pour présenter leurs doléances au directeur.

Grâce au chef de claque, seule Julie II a été maintenue, mais elle est monté un étage, ce qui à Bellecour est une dégringolade.

Le public de voyageurs qui se pressait un de ces derniers jours, dans la salle d'attente de la gare de Perrache, a assisté à un petit incident comique, dont l'héroïne était Jenny. Bidel.

Cette folle fille d'Eve, qui avait su captiver le cœur du fils d'un nabab lyonnais, au point de lui faire renier sa famille et de la plonger dans le désespoir, accompagnait son amant à la gare, où il s'embarquait pour Paris.

Le jeune homme enlevé il y a quelques mois aux transports de la Bidel, d'une façon assez drôle et que divers journaux ont raconté s'était trouvé tout à coup en Amérique.

Il n'y a pas séjourné longtemps car il est actuellement fixé à Paris, loin de l'œil paternel, et est venu passer quelques heures à Lyon pour y prendre un singe que sa maîtresse ne voulait pas lui rendre. La Bidel l'a accompagné jusqu'à la gare de Perrache, où elle l'a soufflété publiquement en s'écriant à haute voix : « Zut ! je ne regrette que ton singe. »

Cette Bidel, nous fera toujours rire.

Marie Boulard la plus plastique des danseuses, continue à étaler ses costumes excentriques et ses chapeaux plus excentriques encore.

Qui donc avait dit, qu'elle s'était demis le pied ?

Nous l'avons vue hier, sautant au bras d'un vieux beau, que nous connaissons bien, et qui devrait certes se montrer aussi aimable pour la presse, qu'il a d'attention pour les cuisses de Marie Boulard.

Une jolie petite histoire à la justice de paix du 3me canton.

Mardi, Elisa Beligand comparaissait en personne devant M. le juge de paix, pour avoir à solder une somme de 267 francs due à son propriétaire.

Elisa Beligand. n'avait pas d'avocat, mais M. Repiquet, malgré tout son talent, ne l'aurait pas défendue aussi bien qu'elle s'est défendue elle-même. Avec elle était cité son ancien amant. M. C. C. Celui-ci, s'était fait représenter par un Monsieur Botot.

La cause était drôle.

Elisa, prétendait qu'elle ne devait rien et que l'eau de Botot, ou plutôt, le monsieur que Botot représentait, était responsable de la location.

Mais non répondait Botot. C. C. a payé jusqu'au 25 mars, il ne doit pas la location échue depuis et il exhiba au juge un engagement revêtu de la signature d'Elisa, portant « en substance que celle-ci, moyennant le paiement de ses dettes jusqu'au 25 mars, s'engageait à ne faire aucune scène à M. C. C. qui de son côté la laisserait libre dans l'exercice de son commerce. »

Se fondant sur cet engagement, appuyé par un reçu de l'argent déboursé pour solde de diverses créances. M. Botot persistait à soutenir qu'Elisa n'était pas fondée à réclamer une nouvelle somme.

Le juge de paix a renvoyé l'affaire à citation.

Elle sera plaidée au fond par Elisa.

Ma mère m'attend, une des femmes du demi-monde les plus chevronnées des batailles de l'amour, est en même temps une des plus désagréables.

Nous vous ferons son portrait un de ces jours et nous vous conterons une histoire délicieuse dont elle a été l'héroïne il y a des années.

La musique de Bellecour attire généralement nos mondaines, tous les jours de 4 à 5 heures.

Nous aurons soin, de nous y rendre les lundis et vendredis jours préférés de ces dames, afin d'examiner attentivement leurs toilettes.

Il faut que nos belles petites se rendent au moins utiles au commerce lyonnais.

J. VEZON.

CÉLÉBRITÉ LOCALE

L'Apothéose de M. PUPAT

Qui dira la gloire de Pupat, sa grandeur, sa générosité, et sa mansuétude ? On ira loin dans le monde; on verra Paris et Carcassonne, on visitera Rodez et Castel-Sarrazin, puis Limoges et Saint-Omer, voire Meaux et Charenton : on poussera jusqu'à Dunkerquee, et l'on redescendra jusqu'à Bayonne : on ne verra Pupat qu'à Lyon. Pupat est grand, Pupat est bizarre, et Pupat est de Lyon.

J'en ai vu passer des hommes ; des grands et des petits, des sots et des glorieux, des riches et des pauvres, des beaux et des laids, des bons et des méchants ; les uns, poussifs et envieux, maudissent la fortune, et ne savent point courir après elle; les autres la saisissent un jour au passage, la pressent, la fatiguent, l'excédent, et finalement, la laissent échapper, railleuse et folle; il en est qui la dédaignent; elle couche à leur chevet; il en est aussi qui la garottent, et la tiennent captive, jaloux de ses sourires à autrui, incapables de jouir de ses faveurs, si elle n'a point de rigueurs pour les autres. Tous malheureux; le plus sage, à tout bien compter, est le dédaigneux; il dort à côté de la fortune, et ne consent point à se retourner; les faveurs de l'inconstante ne valent pas cette peine.

Pupat a coquetté un brin avec la belle; il l'apoursuivie de ses agaceries dans l'atelier du charpentier; la fortune est femme; elle ne voulut pas du modeste compagnon; elle s'enfuit à tire d'ailes vers les palais dorés où chante la joie débordante du succès, mais aussi, parfois, où gémit l'ambition, où se flétrit la jeunesse, et languit la vieillesse précoce des jouisseurs accablés.

On se tromperait fort si l'on croyait Pupat homme capable de découragement : Pupat n'a pas de nerfs; il a la philosophie des gras; il sait attendre et oublier; la fortune faisait fi de lui; il abandonna sans hésitation la varloppe et le rabot, et se mit à courir le monde.

Il a eu ses aventures; Pupat était beau; une forte figure ronde; front bien découvert, grand œil caressant, jolie bouche rieuse; des cheveux noirs flottant au vent; de la carrure, et de l'assurance; avec cela, du bon sens, à défaut de grand savoir.

Pupat fut aimé des femmes, aimé pour lui-même; le brave garçon ne sut jamais s'enénorgueillir; et s'il fut homme à bonnes fortunes, il ne pensa jamais à en tirer vanité, ni même à en parler. Les femmes l'en aimaient d'autant plus, et bien sincèrement, puisqu'il était pauvre, comme un poète sans éditeur, ou un baron sans chemises.

Un jour, une idée vint à Pupat; il songea à vendre de la bière et du café; il voulut avoir boutique sur rue, trôner dans un comptoir, trafiquer avec les brasseurs et les aigres fins de la distillerie, et payer patente au gouvernement.

L'idée était bonne; ses amis consultés y applaudirent en chœur; il trouva quelques piles d'écus péniblement économisés; l'or vint à lui; mieux que cela, une charmante et brave fille dont il fit sa femme. Ce fut le bonheur; ce fut la réussite; Pupat avait vaincu la fortune.

C'était il y a douze ans; une brasserie s'ouvrit à l'enseigne de l'Est, dans la rue Confort et la rue qui est actuellement la rue de l'Hôtel-de-Ville; il y eut grand festin d'inauguration. Ah! morbleu, il m'en souvient : nous étions quelques jeunes alors qui, pour un jour, fîmes chère lie. Il y avait là cet adorable Gandrey, et cet inimitable Vernay et le sage Javot, et le pittoresque de Coquerel, et le solide Pagny, et le brilllant Perrachon, et le pompeux Appian, je crois; il y avait aussi Girin, le délicat, et Saint-Cyr-Girier le peintre à la touche vigoureuse; bombance; gaité, et souhaits de prospérité.

Douze ans de cela, et Pupat a prospéré : Sa brasserie est une académie de peinture; cela est bizarre, artistique, enfumé, point banal : des toiles de nos anciens rapins qui sont devenus des maîtres, tapissent les murs; ce ne sont que des pochades; mais il y en a de très-belles; on va boire un bock pour les voir, quand on ne les connaît pas : L'amateur aime à saisir dans ces ébauches rapides, brossées à la diable un pinceau délicat, et le ton d'une palette riche en couleur.

Comment Pupat a-t-il ces belles peintures murales? Le plus simplement du monde : Pupat est bon; il a fait du bien à des artistes de talent, et ces artistes de talent lui ont donné une galerie superbe.

FEUILLETON DU *BAVARD* 1

LE MODÈLE

— Veux-tu mon cher, que je te dise le fond de ma pensée en ce qui te concerne, dit en posant sur la table sa tasse de vieux Chine, le sculpteur Salvator ?

Eh bien, tout ce que tu as là est bien, très bien, c'est de la peinture comme nous aimons en avoir de temps en temps sous les yeux, nous autre gens du métier; seulement je trouve que tu ne varies pas assez tes modèles et que tu t'obstines à peindre toujours la même bonne femme.

Le mot « bonne femme » amena un sourire sur les lèvres de Maxime, l'amphytrion et l'interlocuteur de Salvator qu'il avait invité à déjeuner pour lui montrer les tableaux qu'il destinait au prochain Salon. Ce sourire fut la seule réponse qu'obtint Salvator.

C'est que c'était tout un roman que l'histoire véridique des modèles de Maxime, roman intime, pleins de charme et de poésie, que deux ou trois vieux amis de la maison connaissaient seuls.

En ce temps-là, Maxime aimait comme un fou sa petite cousine Claire. Aimait n'est pas le terme exact. C'est aimait de nouveau qu'il aurait fallu mettre. En effet, les deux enfants, élevés ensemble, avaient, vers la quinzième année, ébauché cet amour traditionnel du cousin à cousine dont il fant plus parler, tant le sujet semble rebattu.

Puis étaient venus les grands chagrins, le départ pour Paris, les longues absences, Maxime était allé en Orient accomplir le grand pélerinage artistique pendant que Claire devenue une gracieuse jeune fille, épousait un monsieur quelconque, lequel monsieur — il faut lui rendre cette justice — avait eu le bon esprit de mourir après quatre ans de mariage, laissant Claire riche et libre.

Les amours de quinze ans avaient donc eu un renouveau. La passion, moins exhubérante, moins charnelle n'en était pas moins violente.

Un grand chagrin vint un jour jeter un crêpe sur ce riant tableau.

Claire attendait Maxime à onze heures. Ils devaient déjeuner ensemble, puis aller faire une longue promenade.

Le quart d'heure de grâce allait sonner lorsque la femme de chambre de Claire lui remit une lettre ainsi conçue.

« Ma chère cousine,

« J'ai accepté bien légèrement votre invitation hier, j'avais oublié que c'était aujourd'hui jour de modèle.

« Voulez-vous renvoyer à demain la partie projetée ?

« J'espère que vous répondrez oui, que vous me pardonnerez mon étourderie et que vous ne me gronderez pas trop fort ce soir.

« Voilà bien des choses que je vous demande, mais vous me les accorderez ; n'êtes-vous pas aussi bonne que charmante pour votre

MAXIME ».

Claire lut et relut ce billet à plusieurs reprise, puis elle se mit à table. En déjeunant, nerveuse et distraite, elle regardait la suscription de la lettre, tirait celle-ci de l'enveloppe et faisait subir à la prose de son cousin un examen en règle.

Son repas achevé, elle alla s'enfermer dans sa chambre et là, seule bien seule elle laissa éclater sa colère. Ainsi, pendant qu'elle était là, les yeux pleine de larmes, les doigts crispés sur le bras d'un fauteuil qui n'en pouvait mais, l'homme qu'elle aimait et qui prétendait l'aimer était enfermé dans un atelier, en tête à tête avec une créature, — un modèle ! — qui belle d'impudeur et provocante par métier, laisserait tomber ses voiles, tous ses voiles devant lui ; et il fallait qu'elle supportât cela, sans rien dire !

Et Maxime avait le courage, le cynisme de lui écrire cela! En vérité, il fallait qu'elle fût bien abusée sur le compte de son cousin. Un homme qui se permettait d'écrire de pareilles énormités, ne l'aimait plus. C'était fini. Il fallait rompre !

Voilà ce que dit Claire, et, quand elle sonna sa femme de chambre pour faire réparer le désordre de sa coiffure, la rupture était décidée.

Le soir à neuf heures, Maxime se présenta empressé, souriant, en homme qui ne se doutait pas le moins du monde qu'il avait commis dans la journée un « impair » remarquable.

Il reçut un accueil glacial.

— J'ai à m'excuser plus fort que je ne croyais devoir le faire, ma chère Claire ; je le vois, j'ai manqué de parole ; mais je vous ai prévenue ; vous le savez, le métier de peintre a ses exigences.

— C'est votre lettre de ce matin que vous récitez-là, riposta Claire. Inutile, mon cher, je l'ai lue.

.... Et relue, pensa-t-elle tout bas.

— Voyons, voyons, Claire, ne le prenez pas sur ce ton, dit Maxime suppliant, les beaux modèles sont rares et une séance manquée entraîne une perte de temps....

— Ah ! monsieur, les beaux modèles sont rares. Mais savez-vous que c'est de l'impertinence, cela ! Vous prétendez m'aimer et vous m'écrivez, que dis-je, et vous me dites en face que vous avez passé la moitié de la journée avec...

— Un modèle, oh ! pas autre chose !

— A d'autres. Maxime, à d'autres.

Et commencé sur ce ton, la querelle s'envenima,

Tout-à-coup, brusquement, Claire fut prise d'un syncope.

Maxime sonna. La servante accourut, fit respirer des sels à sa maîtresse et se retira quand elle la vit moins souffrante.

En ouvrant les yeux, Claire s'apperçut que Maxime, qui la tenait dans ses bras, pleurait à chaudes larmes.

— Méchant, lui dit-elle avec un sourire qui équivalait à un demi-pardon.

Maxime se redressa.

— Vous allez mieux, balbutia-t-il ?

— Oui, oui, mieux.... bien mieux.... Mais vous, mon cher Maxime, vous pleurez !...

— C'est que, dit Maxime, j'ai bien envie de vous renvoyer l'épithète.

— Voyons, voyons, dit Claire redevenue câline, ne nous fâchons pas, mon cher Maxime, faites-moi une promesse.

— Ce que vous voudrez !

— Jurez-moi, dit-elle en étendant la main, que vous n'aurez plus de modèles ; mais là, plus, plus du tout ?

— Et que prendrais-je, alors ?

— Ce que vous voudrez, du paysage, des natures mortes...

— C'est un changement de front, alors ; je ne peint que des sujets de genre et des portraits.

Il y eut un long silence.

Claire était allongée dans un grand fauteuil la tête renversée sur le dossier. Elle paraissait réfléchir profondément.

A ses pieds, sur un tabouret, Maxime attendait, la contemplant silencieusement.

La jeune femme prit la tête de Maxime entre ses bras, et, approchant sa bouche de son oreille:

— Je vous accorde une circonstance atténuante, c'est-à-dire un modèle, à la condition que ce sera toujours le même. Jurez-vous toujours ?

— Et ce modèle, dit Maxime intrigué ?

Claire s'approcha davantage.

— Ce sera, dit-elle...

Le reste se perdit dans un baiser.

En faisant l'observation que l'on sait à Maxime, le sculpteur Salvator avait raison.

Mais Maxime avait-il tort ?

J. SABATTIER.

SPECTACLES DE LYON

Grand-Théâtre

Samedi 16 avril — Concert Spirituel.
Dimanche 17 avril — Opéra.

Théâtre-Bellecour

Dimanche 17 et Lundi 18 avril — La Papillonne et Divorçons, en matinée à 1 h. 1/2 et le soir à 7 h. 1/2.

Théâtre des Variétés

Dimanche 17 avril. — Notre-Dame-de-Paris.

Cirque Rancy

Samedi 16 avril — Soirée extraordinaire au bénéfice du professeur LEON; débuts des Mouches gymnastiques.

Dimanche 17 et Lundi 18 avril, matinée à 3 heures et représentation du soir à 8 heures, reprise de la féerie Cendrillon.

Casino

Tous les soirs — Représentation variée.

Scala-Bouffes

Tous les soirs — LEVANTINE, WILSON, Vaudevilles et Chansonnettes.

Folies-Bergère

Grandes séances de patinage avec orchestre, *les Mardi, Jeudi et Dimanche.*

Que j'en ai vu qui ont aujourd'hui un nom inscrit dans le livre d'or de la renommée, qui ont dû à ce brave Pupat le pain des temps de misère, d'efforts et d'obscurité ! Pain à discrétion ; table toujours ouverte ; jamais d'argent ; Pupat avait confiance ; il attendait que le succès vînt : on le payerait alors. — Et on l'a payé : En tableaux d'abord, puis en espèces sonnantes, quand on a pu, quand on a voulu.

Pupat a bien fait : il a eu le malheur de perdre sa femme, mais il a gardé d'innombrables amis : Sa taverne prospère ; il ne craint rien de la concurrence ; le prussien Rinck avec sa brasserie somptueuse ne lui enlève pas un seul de ses fidèles : ils y reviennent toujours à la brasserie de la rue Confort, les amis de l'inauguration, les peintres, les journalistes et les amoureux : car Pupat a de jolies bonnes ; mais les bonnes de Pupat sont femmes de sens qui ne jettent qu'à bon essient leurs bonnets pardessus les moulins. Tout se passe avec décence chez Pupat : l'article 2 de la circulaire de M. Levaillant est chez Pupat un article sans application : Bonnes et clients sont gens graves et rassis.

Le bonheur n'est entier pour personne. Pupat grossit démesurément, à rendre Duvand fou de jalousie. Et Pupat qui, jadis, fut svelte, est dans la désolation ; il a tout fait, il fait tout pour conjurer les menaces de son ventre ; il est membre de la Société du Tonneau, et paye à plaisir des amendes formidables, espérant maigrir de chagrin ; il lit assidûment la quatrième page des journaux pour y trouver un remède contre l'obésité ; il ne boit plus qu'une cinquantaine de bocks par jour : il fait de la politique à outrance avec Gandrey qui grossit aussi, et Vernay qui ne grossira jamais ; Rien n'y fait : le ventre de Pupat prend, chaque jour, des proportions fantastiques, se balance avec insolence tout le long des tables dont il menace l'équilibre : li envahit sans miséricorde les cuisses, touche aux genoux, remonte sur l'estomac, et s'arrondit toujours. Désespoir sans fin.

Une seule chose adoucit un peu la cuisante douleur de Pupat ; c'est que, n'ayant plus de femme chérie à son foyer désert, il n'a plus à songer désormais aux regrets de ne pouvoir être père.

DAUBRUCK.

INDISCRÉTIONS DES SALONS
ET DES COULISSES

On parle beaucoup dans le haut commerce de notre ville, du malheur domestique qui vient de frapper un de nos plus sympathiques négociants en soieries.

M. X... avait épousé, il y a quelques mois, une jeune fille dont la dot était assez considérable. La lune de miel ne tarda pas à s'obscurcir de nuées épaisses ; des orages, des tempêtes survinrent, et bientôt des averses de soufflets et des déluges de coups de canne.

Il y a quelques jours, M. X...en rentrant chez lui, trouvait une lettre de sa femme lui annonçant que la vie en commun lui paraissait insupportable et qu'elle se décidait à faire un long voyage qui pourrait bien durer quelques années.

M. X... plaide en séparation.

Racontons une scène amusante qui s'est passée dans les coulisses de la Scala.

Deux artistes de la troupe de M. Guillet jeune, Mme Bernard, une brune agaçante qui remplit les ingénues, mais seulement sur la scène de la rue Thomassin, et Mlle Milly, une autre brune ravissante qui joue les soubrettes, se sont prises de querelle au sujet de la distribution d'un rôle.

Mme Bernard, jalouse d'avoir vu confier à sa rivale un rôle qu'elle prétendait devoir lui appartenir, ne trouva rien de mieux que de la faire siffler. Mlle Milly ayant appris que sa camarade était l'auteur de cette petite manifestation, résolut de se venger, et le lendemain c'était le tour de Mme Bernard d'être interrompue par les sifflets.

Une situation aussi tendue entre les deux aimables actrices ne pouvait que s'aggraver. En effet, le surlendemain grand émoi sur la scène et dans les coulisses. Les deux bouillantes adversaires s'étaient prises au chignon, et on fut obligé de les séparer.

C'est pourquoi on peut constater quelques légers coups de griffes sur les jolies joues de Mlle Milly.

Le dénouement a été une amende de 20 francs infligée par le directeur aux deux charmantes artistes.

Au Grand-Théâtre, côté des dames, l'accord n'existe pas davantage. L'acariâtre Mlle Gérald n'a encore marqué de ses ongles roses ni Mlle Baux, ni Mme Devriès, mais il ne faut pas désespérer : la saison théâtrale compte encore seize jours.

Au petit théâtre des Variétés, on est généralement tranquille. Les admirateurs du jeune et frais minois de Mlle Play sont gens faisant peu de bruit. Les coulisses du théâtre du cours Morand n'ont pas d'histoire.

Pourtant voici une assez piquante historiette de couloirs :

Il y a quelques jours, par hasard, un de nos meilleurs et de nos plus spirituels critiques assistait à la représentation de l'*Article 7*. Selon son habitude, il manifestait assez bruyamment son opinion sur la pièce ou les acteurs, plaçant quelques lazzis qui avaient au moins le mérite d'être plus spirituels que les bravos intempestifs d'une voisine de fauteuil, Mme C..., lorsque cette dame, se retournant vers lui, l'apostropha violemment.

Notre confrère attendit la fin de l'acte et ayant appris que le mari de Mme C... était présent, il se rendit auprès de lui afin d'obtenir les explications qu'il ne pouvait réclamer à une femme.

Il paraît que les explications tournèrent à l'aigre, car elles se terminèrent par un soufflet appliqué sur la joue de M. C... et un procès-verbal dressé par les gardiens de la paix.

Nous indiquerons la suite donnée à l'affaire.

DE SAINT-SAVIN.

L'ASSOMMOIR
DE BELLECOUR

Nos pères avaient le goût des amusements publics ; ils avaient les joyeusetés du carnaval et les farces de la rue, sans compter les solennités de l'Eglise. Le cabaret est de date récente ; il est le fruit amer, mais le fruit inévitable d'une civilisation qui a ses favoris et ses maudits.

On peut dire, en effet, que le cabaret est le salon de celui qui n'en a pas. Et, comme l'expansion au dehors, le besoin de la vie en commun sont deux sentiments innés dans l'homme, il arrive que celui qui a un salon fréquente aussi au cabaret.

Nos temps ont vu toute une révolution dans les mœurs et la constitution du cabaret ; Tandis que jadis, les braves de l'épée et les mignons de la fortune couraient au cabaret en joyeuse compagnie d'amis et de filles, fêter avec entrain la dive bouteille et les trésors de l'amour défendu, nos jeunes gens, tristes et énervés s'en vont au cabaret chercher le bruit de la foule inconnue et les hasards de toutes les rencontres, comme les émotions âcres de la fumée de tabac et des spiritueux. Jadis, le cabaret était le but d'une bombance entre vieux amis ; Aujourd'hui le cabaret est la halle immense, où s'abritent les chercheurs d'aventures, où chacun a le souci de ses affaires et de ses plaisirs, et où nul ne s'occupe des fantaisies de son voisin qu'il ne connaît pas.

Lyon a ses cabarets de plaisirs et ses cabarets d'affaires ; Ici la foule avide de jouissances ; là la bruyante légion des manieurs d'argent, des commerçants tout puissants, des hauts barons dela bourse. Filles et viveurs, puis des curieux : Banquiers, soyeux et fabricants, courtiers et champignons.

L'*Assommoir* de Bellecour a sa physionomie : il est le temple des noctambules ; on y trouve les prêtresses de l'amour vénal, les vieillards dont le sang glacé cherche un foyer qui le réchauffe, et les jeunes fous qui, le nez au vent, dissipent sans compter les trésors d'une jeunesse qui les accable ; quelques hommes graves que la curiosité attire et que la banalité du ton et des habitudes de l'endroit ne tardent pas à lasser

Ce fut une étrange conception de M. Chatron que ce théâtre-Bellecour ; il rêvait aux jardins de Babylone : il a donné les trois étages superposés de son théâtre : cabaret, jardin de fraîcheur, salle de théâtre.

On connaît Bellecour, ses splendeurs en chrysocale, les folies de l'*Assommoir*, les fragiles merveilles de la salle indienne, l'incommode immensité du théâtre : Œuvre en tout singulière, bizarre, riche, étonnante ; le palais des fées railleuses.

Bellecour est, sur l'heure de minuit, le rendez-vous des fantoches de la nuit, des divinités de l'alcôve, des ingénues du canapé, et des glorieuses du cabinet particulier.

On y voit des marchands de diamants faux et des éleveurs de porcs étiques, des marquis du comptoir et des bohêmes de l'atelier ; les jeunes gens des écoles y coudoient les jeunes gens de la diplomatie alphonsienne. Mêlée confuse des sots, des inexpérimentés, des indignes, des passants, des libidineux et des naïfs.

Sur le tard, vers deux heures, quelques affairés qui soupent d'une galantine et s'en vont en courant : ce sont les affamés des journaux de nuit. On y voit les beaux Messieurs du *Nouvelliste*, les satisfaits du *Petit Lyonnais*, et les convaincus du *Lyon-Républicain*, même le grave M. Jantet qui parade, et les enfiévrés du *Progrès*

Des ennemis qui fraternisent sur un terrain neutre ; trêve aux dissentiments politiques ; la trêve des hommes de la nuit. Mengin s'amuse des vivacités du capitaine Berlot ; Jantet salue, non sans une grâce particulière le redoutable Angéli ; on voit côte à côte le radical Peyrouton, héritier des haines de Caïn contre la race d'Abel que Dieu favorise, et le fulgurant Arcis qui a sur son front l'auréole des martyrs de la foi. Tony Loup sirote son éternelle bavaroise en compagnie de l'ami X..., qui s'accomode d'un triomphant roast-beaf aux pommes, en attendant les épreuves de la persécution : Duvand est absent, et chacun le regrette, mais il en faut faire son deuil ; Duvand est solennel ; Duvand est décoré, et Duvand est gros. L'*Assommoir* est trop loin du *Petit Lyonnais*, Duvand lui préfère les somptuosités de Matossi. Puis, Duvand qui a de l'esprit, n'aime pas à le prodiguer en de stériles dissipations. Duvand doit à la patrie ses services exceptionnels.

Par contre, il arrive souvent que Barthens apparaît, dodelinant de la tête, et flairant le vent ; il médite un tour de sa façon : alors c'est la fête complète. On rit, on se lance des mots, on se conte les balivernes de la folie ; bavardage sans fin, sans raison, sans queue ni tête, mais toujours tolérant. On se découvre au cabaret des qualités que l'on a le mauvais goût de se nier dans les colonnes du journal.

Mais c'est là le clan des paisibles ; pas de femmes, pas de querelles, pas d'extravagances. Koëmgen, le gracieux tavernier qui partage avec Gambetta la fortune de porter un œil de côté pour vous regarder en face, est d'une prévenance parfaite pour les gens de la presse ; il y voit son profit ; au fond, il les tient en médiocre estime ; gens de sobriété, qui ne dépensent point et ne font pas marcher les affaires. Le profit est ailleurs : Koëmgen est cet industriel naïf qui croit à l'omnipotence des gens de plume.

La salle est remplie de bruits ; on boit, on mange, on chante, on se gourme, on chasse ; gibier à foison : belles petites, princesses en chambre meublée, figurantes de l'étage supérieur, élégantes du boudoir, incomprises de l'amour, vieilles douairières de la bombance, jeunes aventurières de la poudre de riz ; toutes faciles, malléables et de bonne composition. La foire aux plaisirs. Thackeray n'a point vu Bellecour ; il y eût trouvé les vanités de Becky et la sottise de Jos, et le clinquant du demi-monde, et la verroterie de la misère qui rit sous ses loques dans le gouffre de la prostitution. Chacun fait son prix ; la vente au plus fou ; marché conclu. On soupe longuement ; plus tard, on s'en ira, haut en couleur, fort en projets, vers l'éternel inconnu que tout le monde connaît. Grimaces lamentables de l'amour.

Mille personnes, plus, passent chaque soir dans cette taverne dorée, brillante, enfumée, aveuglante. Koëmgen y fait fortune : et Koëmgen se plaint, gémit et s'emporte. « Les temps sont durs. Je perds tout mon avoir ; j'use ma vie ; je suis le plus malheureux des hommes. » Ainsi gémit le bon apôtre. Plus sage et plus réservée, sa jeune femme prend les choses en patience ; elle sourit à tout venant, ne s'étonne de rien et laisse dire.

Un poème, cette femme : un silphe, ou peu s'en faut, pâle, émaciée, mourante, et, cependant, de fer ; de grands yeux dévorants ; une forte chevelure noire ; un babil sans embarras ; la toilette sévère d'une comtesse en deuil.

Elle a tourné bien des têtes. Je crois qu'elle s'en doute, et s'en moque. Tel beau marchand enrichi, joyeux garçon, taillé en athlète, a soupiré pour Omphale, et eût volontiers enfilé son aiguille ; tel autre, l'imposant grand-prêtre d'une petite feuille à un sou, a fait le siège de l'imprenable forteresse dans laquelle se cache la belle ; il y a dépensé plus de finesse et plus d'esprit qu'il n'en dépense dans les tartines filandreuses dont, à ses heures, il amuse les obligeants lecteurs de sa gazette prud'hommesque. Je vois encore Damis. Ah ! Damis, le hussard aimable que les dames fatiguent de leurs tendresses ; Damis, la moustache en croc, erre en enfant gâté dans les coulisses de Bellecour ; il soupire, le bel enfant, il est mystérieux, il court après une ombre. Que lui importe à lui et la grande Augustine, et la petite Mariette, et la pompeuse Judith, et Jeanne au nez menaçant, et Adèle la rousse ? La Carmen lui sourit ; il n'a que faire de la Carmen : il a vu un ange aux blanches couleurs ; il veut l'ange, et l'ange ne vient pas. Et Damis languit. Pendant ce temps, madame Koëmgen surveille son monde, ordonne, dispose, fait ses comptes, répond à chacun, gourmande son époux, et garde en tout la sérénité de son âme. L'ange est une maîtresse femme de maison.

On voit à l'Assommoir le clan des porteurs de parts du théâtre. Gens de poids qui sont chez eux : la bière est savoureuse ; ils la boivent à longs traits ; ils sont là, surveillant d'un œil satisfait, la fortune croissante de leur établissement. Le tapage les amuse un instant ; il ne leur déplaît pas de coudoyer les buveurs douteux qui s'entassent dans la vaste rotonde. M. Tapissier, un gentleman philosophe, qui a navigué, non sans dangers, sur la mer orageuse de la vie, et qui voit les choses avec la bienveillance d'une nature douce ; un grand nom dans le monde de notre fabrique lyonnaise. M. Sheffer, au sourire désespérant ; tête bizarre de sylvain égrillard ; un cossu, du reste, que l'on considère, et que l'on évite, quand on ne sait point l'art de parler avec les muets ; d'autres, dont les noms m'échappent : ceux-là viennent à la sortie du théâtre, dont ils sont les spectateurs infatigables : ils contemplent l'orgie, mais ne s'y mêlent pas. Quoique à parler franchement, Sheffer a les tentations de saint Antoine ; il n'est pas sans y succomber entre la poire et le fromage. Dieu merci, la cravatterie lyonnaise n'en sait rien. Au surplus, Sheffer est Alsacien et Sheffer s'en va toujours seul, car Sheffer n'ignore pas ce qu'il doit à Sheffer.

Soupe au fromage, choucroute, jambon, volailles froides, montagnes de charcuterie, tous les bancs d'huîtres de l'Océan ; la bière coule à flots, le vin monte les têtes, l'air s'échauffe, les propos se corsent, les chignons s'affaissent, les rires ébranlent les voûtes, les garçons effarés ne savent à qui entendre ; c'est l'heure des murmures intimes. La petite Marie boit dans le verre de tous les hommes. Pauline a trop chaud, elle se dégraffe ; Margot a la digestion pénible, son corset la gêne ; les soupeurs n'ont plus de boutons à leurs gilets ; les épais rideaux des boxes se ferment. Seul, le garçon, à un appel désespéré, a le droit d'en franchir le seuil redoutable.

Tout autour de la grosse colonne du milieu, dont les glaces battues par les feux des lustres reflètent les groupes confus de la salle, les buveurs s'animent, les filles, audacieuses et désolées, papillonnent avec rage, tantôt à une table, tantôt à une autre ; ce sont filles de charité ; elles veulent le bien du genre humain. A qui la nuit d'amour, les baisers glacés du fard, de la pommade, et les désillusions du tête-à-tête dans une chambre d'auberge ?

L'Assommoir grouille, on ne s'entend plus, il est deux heures, il est trois heures. On ferme, on ne sert plus, la foule entre toujours. C'est le va-et-vient, l'assourdissement des damnés du plaisir, l'hébétude suprême. Pas de trêve, on boit sans merci, on roule sous la table, on demande la lune, on s'endort des ronflements sonores dominent le tumulte ; les noctambules sont las ; peu à peu, ils s'assoupissent, les querelles de filles s'apaisent. On s'en va péniblement.

Le jour pointe au dehors. L'Assommoir est silencieux. Les viveurs, à l'aube, titubent dans les rues, ils regagnent leur logis, scandalisés, du reste, de se coucher trop tôt. Ils ont bien rempli leur journée.

E. DESCLAUZAS

LES BOTTINES

Sous les larges robes froissées
Qui pendent mêlant leurs plis longs,
Les deux bottines délassées,
Se dressent sur leurs fins talons.

Dans le frisson des mousselines
Glissant du lit sur le parquet,
Elles se dressent, les bottines,
Avec un petit air coquet.

Les friponnes savent peut-être,
Car tel est ton prestige, amour !
Qu'une amoureuse va les mettre
A ses jolis pieds faits au tour.

Et que, pour se rendre sans doute
Près de l'amant ivre d'espoir,
Elle leur fera faire en route
Un joyeux bruit sur le trottoir.

Et attendant cette heure exquise,
Elles vous laissent deviner
L'adorable pied de marquise
Qu'elles rêvent d'emprisonner.

Déjà dans la tige élancée,
Autour de l'ourlet indiscret,
La cheville semble pressée
Un bout de la jambe apparaît ;

Et, pour peu qu'on lâche la bride
Au désir leste et déluré.
On croit voir le mollet splendide,
Tout rond dans le bas bien tiré.

KARL MUNTE.

FANTAISIE
Femmes folles de leur Corps

Il est incontestable que, pour le moment, le vent est aux Nanas. *Nana* à l'Ambigu ; *Nana* au Gymnase, sous le nom d'*Olympe ; Nana* encore à l'Odéon. Aimez-vous les Nanas ? On en a mis partout.

Depuis l'apparition de la nouvelle pièce de l'Ambigu, cette préoccupation du public s'est encore augmentée, si c'est possible, et chacun a dit son mot sur cette catégorie de personnes aimables que, dans un édit demeuré célèbre, le bon roi saint Louis appelait : *les femmes folles de leur corps*.

M. Prudhomme, se voilant la face, a gémi sur l'influence corruptrice de ces créatures funestes ; d'autres, au contraires, plus osés, se sont bravement armés de documents humains et ont voulu, guidés par les maîtres, étudier la nature, le caractère des dites créatures.

Ils sont alors arrivés aux mirifiques résultats que l'on sait : étant donné le même sujet, le trouver blanc à l'Ambigu et noir à l'Odéon.

Cette différence n'est qu'imparfaitement excusée par l'éloignement des latitudes sous lesquelles sont construits ces deux édifices, et elle tendrait à faire croire qu'il en est un peu des fameux documents humains, comme des oracles antiques où se trouvait tout ce qu'on voulait.

Mais ne nous lançons pas dans une voie aussi impie et n'attaquons pas cette chose sacro-sainte ; bornons-nous seulement à signaler une lacune des maîtres dans l'étude de la femme folle de son corps, de notre époque.

Ils nous l'ont, en effet, montrée : mère, c'est le cas le plus fréquent ; épouse, femme du monde, même ; mais, aucun ne l'a montrée *fille*, c'est-à-dire occupée à faire son son chemin froidement, tranquillement sans perdre de vue le but qu'elle veut atteindre.

Bien entendu, quand je parle de filles, je ne veux pas parler des malheureuses qui ont maille à partir avec ces agents pour lesquels M. Andrieux a l'intention de demander une augmentation de traitement, afin, dit-il, de les recruter dans un monde plus distingué ; non, celles-là pourront peut-être servir de thème à un roman ou à un drame, si un instinct, comme l'amour maternel, par exemple, vient un jour à se réveiller en elles.

Mais, voilà tout ; autrement elles ne sont guère intéressantes.

Il n'en est pas de même des autres, des grandes, de celles qui, à force de volonté et d'intelligence ont su conquérir une situation supérieure, au point d'être prises au sérieux par des hommes sérieux et de devenir une véritable puissance.

Puisqu'il est admis aujourd'hui que la littérature doit avant tout faire œuvre d'observation et que rien n'est indigne de l'étude, ne serait-il pas curieux de nous les montrer dans leur véritable carrière, surmontant les obstacles, luttant avec les difficultés.

Cela ne serait pas plus immoral qu'autre chose, et cela aurait déjà pour résultat de combattre ce préjugé fortement ancré dans l'esprit public que rien n'est plus aisé pour elles que de réussir.

Avec un gentil minois, dit-on, une fille qui, bien entendu, ne tient pas à capitaliser, peut arriver où elle veut.

Quelle profonde erreur !

Ne sait-on pas combien toutes les carrières sont encombrées aujourd'hui ?

Et celle-là n'a pas échappé à la loi générale, précisément à cause des apparences de facilité qu'elle présente.

Il est vrai que le gentil minois ne nuit pas ; mais il ne faut pas croire qu'il soit indispensable, et la preuve, c'est que ce ne sont pas toujours les plus jolies qui réussissent le mieux. Celles-là ont autre chose dans leur jeu ; c'est quelquefois la chance, mais bien plus souvent l'esprit et la patience.

En vérité, et sans vouloir faire de paradoxe, on ne peut s'empêcher d'admirer combien sont heureusement douées, sous ce rapport, celles qui triomphent.

La difficulté la plus sérieuse contre laquelle elles se heurtent, est l'obligation qui leur est imposée d'arriver de bonne heure ; car, si d'un côté il leur faut savoir ne pas trop se presser, de l'autre, elles n'ont pas de temps à perdre : les rivales arrivent en foule.

Or, à cette époque de leur vie, les filles dont les bonnets ne tiennent guère, ont bien autre chose en tête que la pensée d'une situation !

Et une fois engagées dans une fausse voie, c'est fini, elles ne peuvent plus revenir en arrière pour en prendre une autre.

C'est une armée où l'on entre tout de suite avec son grade ; si on en change, ce n'est que pour descendre à l'ancienneté.

On peut tout aussi bien s'engager dans les généraux que dans les simples soldats : le tout est de savoir, vouloir, et ce n'est pas donné à toutes.

Si le hasard a pu les favoriser au début, une fois arrivées, c'est tout autre chose et elles ne peuvent se maintenir, que par leur application constante de la volonté au même but ; que pendant un temps, par paresse ou par fatigue, elles viennent à négliger leur rôle et elles sont perdues.

Aussi, voyez-les, toujours sur la brèche ; déployant une activité fébrile ; se moutrant au bois, le matin, à cheval ; le soir, en voiture, aux courses, au théâtre, etc.

Hélas ! que cette vie, recommencée tous les jours, ne les distrait guère, et comme elles en sont vite fatiguées !

Mais, me dira-t-on, il y a des femmes du monde qui souvent en font tout autant ! Soit. Mais c'est pour s'amuser et pas par métier ; ce qui constitue une grande différence.

Un autre chapitre : celui des amours ; car, enfin, si peu de place qu'elles lui accordent, il faut bien en parler.

Leur monde, à ce sujet, est encore moins dénué que l'autre, de malices, de tracasseries, d'intrigues de toutes sortes.

Il leur faut se défendre, attaquer, combiner de véritables comédies, nouées, embrouillées ; dénouer les fils de plusieurs intrigues.

Pour me résumer et en laissant de côté toute fausse pruderie, il me semble que ces femmes font souvent preuve d'une énergie et d'une intelligence considérables.

Je ne demande certes pas qu'on leur vote des récompenses nationales, ni qu'on fonde à leur intention une sorte de prix Monthyon à rebours ; mais ce serait peut-être aller un peu loin.

Mais je crois que les auteurs qui veulent faire une étude de la fille actuelle, peuvent s'en tenir à sa vie ordinaire et n'ont pas besoin de l'affubler de toutes sortes de beaux sentiments, en général fort rares chez elle. Ce système a le grand inconvénient de nous la présenter sous un jour absolument spécial. Ainsi, Nana, qui meurt de son dévouement maternel, est, au fond, une sorte d'imbécile, incapable de se maintenir dans la position où le hasard seul l'a placée.

D'un autre côté, la mère de Jack n'est plus que le reflet d'elle-même ; l'auteur ne nous la montrant que pendant sa période d'exploitation, grugée par une bande de messieurs interlopes.

Olympe est plus vraie ; mais elle, non plus ne sait pas se tenir ; elle a la nostalgie de la boue, c'est ce qui la perd.

Cette nostalgie, ce spleen, presque toutes en sont plus ou moins atteintes.

— Il y a des gens si ennuyeux à ruiner, disait l'une d'elles en bâillant.

Mais beaucoup ont assez d'empire sur elles-mêmes pour y résister et garder la place qu'elles ont conquises.

C'est de celles-là dont je voulais parler ; les seules qui présentent un intérêt à l'étude.

A. DELIONS.

Dans le prochain numéro du Jeudi 21 avril, LE BAVARD DE LYON *publiera :*

1° Petits et grands hommes du Palais (Maître ARCIS).

2° Silhouette d'une demi-mondaine (Mlle Marie DESCHAMPS).

3° Célébrités locales (M. Victor BALLAY).

GRAND-THÉATRE
La Question des Théâtres

La question des théâtres municipaux de Lyon a enfin été résolue par notre Conseil municipal. L'ancien cahier des charges a été modifié et la subvention augmentée. Le chiffre en a été porté à 200,000 fr., avec le produit du théâtre des Célestins qui a été évalué, au minimum, à 50,000 fr. De plus, pour la création d'un ouvrage nouveau ou la reprise d'un ouvrage ancien, le directeur pourra obtenir du Conseil municipal une subvention au maximum de 40,000 fr.

Malgré ces conditions, qui paraissent cependant très raisonnables, un seul directeur s'est présenté et a satisfait aux conditions de l'inscription, c'est M. Campocasso, actuellement directeur à Marseille. La concession des théâtres de Lyon lui a donc été adjugée.

M. Campocasso est un directeur sérieux, qui s'est toujours fait remarquer par l'excellente composition de ses troupes, comme premiers sujets, mais malheureusement les petits emplois n'ont pas toujours été en rapport avec l'ensemble de la troupe. Nous conseillerons à notre nouveau directeur de veiller à cela ici, car on est certainement plus exigeant qu'à Marseille pour les détails. M. Campocasso, qui est du reste un homme de grande intelligence, saura bientôt connaître les goûts du public lyonnais et pourra ainsi les satisfaire. C'est son intérêt autant que celui du public.

On nous donne de mauvais renseignements sur un nommé Straleski, qui serait, dit-on, le secrétaire ou plutôt l'âme damnée de M. Campocasso. Nous croyons que si ce personnage était pour quoi que ce soit dans la gestion de nos théâtres, ce serait profondément regrettable. A M. Campocasso de juger cette question.

On parle déjà de l'engagement du fort ténor Salomon, ce sera, espérons-le, une excellente acquisition ; cet artiste, quoique un peu vidé, suivant l'expression triviale généralement employée, possède encore d'excellents restes.

On parle également de l'engagement de M. Stéphane comme premier ténor léger d'opéra-comique.

La Société des artistes réunis, sous la gérance Aimé Gros arrive clopin-clopant au terme de l'année théâtrale. Dire que les résultats obtenus par ce sytème ont été brillants, serait faux ; nous sommes cependant heureux de constater que la société est arrivée sans encombre à finir l'année, contrairement à ce qu'avaient prédit beaucoup de pessimistes en cette matière. Cela pour nous est déjà un brillant résultat.

Nous n'avons eu en nouveautés que *Jean de Nivelle* qui par suite de l'incident Solve-Mathieu, n'a plus reparu sur l'affiche. On avait cependant confié le rôle de M. Solve à M. Seguin, le baryton aimé du public, mais il paraîtrait que la direction, ayant ouï-dire qu'une cabale était montée pour réclamer M. Solve préférerait renoncer à cette œuvre, afin d'éviter ainsi tout scandale ou tout au moins une représentation orageuse. La direction se voit donc obligée de ne faire figurer sur l'affiche que des ouvrages où le baryton d'opéra-comique n'a rien à chanter, ce qui lui cause assez d'embarras. On a vu du reste, que lundi passé après s'être entendu avec la direction du Théâtre-Bellecour, la troupe de ce dernier théâtre s'est transportée tout entière sur notre première scène pour y jouer *Divorçons*.

Le dernier ouvrage nouveau qui doit finir l'année est *Aïda* dont la première représentation (reprise) à déjà été annoncée deux fois, mais a été retardée par indisposition du ténor Delabranche. Nous croyons cependant savoir que le véritable motif de ce retard est simplement que ce rôle ne plait ni ne convient à notre fort ténor qui fait son possible pour ne pas le chanter. Cela est regrettable car *Aïda* ferait certainement de très-bonnes recettes, qui viendraient bien à propos garni la caisse un peu vide de la société des artistes. Le public qui paraît avoir abandonné le théâtre à la suite des sinistres de Nice et Montpellier se laisserait peut-être tenter par la brillante mise en scène et la charmante musique d'*Aïda*.

DORSAY.

THÉATRE DES VARIÉTÉS

Après une saison théâtrale des plus heureuses, les Variétés se disposent à fermer leurs portes.

Les derniers ouvrages qui seront joués sont :

L'*Article 7*, qui tient actuellemont l'affiche ; *Notre-Dame de Paris*, grand drame qui sera donné à l'occasion des fêtes de Pâques, et enfin, pour clôturer : *le Parisien*, pièce nouvelle en trois actes, de Paul Ferrier et Vast-Ricou.

Grâce à une intelligente direction, ce petit théâtre, si déshérité jusqu'à ce jour, a fait d'excellentes recettes. *Les Boussigneul* et nos *Nos Députés en robes de chambre*, deux nouveautés parisiennes, ont largement contribué à cet excellent résultat.

CIRQUE RANCY

Le Cirque Rancy est connu depuis un grand nombre d'années dans notre ville ; c'est assurément un des meilleurs qui voyagent en France.

Son installation superbe, sur le cours du Midi, lui permet de braver toutes les intempéries.

La troupe est admirablement composée et le programme des plus variés à chaque représentation.

Parmi les excellents artistes de M. Rancy, nous citerons M. Achille, le Samson moderne ou l'homme-canon, doué d'une force véritablement herculéenne.

M. Georges Palmers, qui, sur un cheval sans selle, fait un travail effrayant d'audace et de sûreté.

Miss Sarah, gracieuse écuyère, d'une habileté surprenante.

M. Alphonse Rancy, avec ses cinq étalons gris, dressés admirablement à travailler en liberté.

Plusieurs clowns, acrobates et excentriques qui, chaque soir, égaient le public par leurs farces joyeuses.

Le spectacle se termine toujours par une pantomime à grand spectacle et pour laquelle un nombreux personnel est engagé spécialement.

Après le grand succès de la charmante féerie de *Cendrillon*, nous avons eu une *Fête de nuit à Pékin*, jouée par une nombreuse troupe et un corps de ballet.

On nous annonce qu'à la demande générale et pour les fêtes de Pâques, la belle féerie de *Cendrillon* sera donnée en matinée le dimanche et le lundi, ainsi qu'aux représentations du soir.

Avec de pareils éléments, le Cirque Rancy obtient les plus grands succès chaque soir, et nous sommes persuadé qu'à l'occasion des vacances de Pâques, la salle sera trop petite pour recevoir le nombreux public qui se pressera dans son enceinte.

SCALA-BOUFFES

La direction de la Scala voit son charmant petit théâtre se remplir tous les soirs, grâce à l'excellent choix de son répertoire et de ses artistes.

Plusieurs de ces derniers nous arrivent directement des divers établissements de ce genre de Paris.

Nous pouvons citer M. Levantine, excentricité américaine, qui obtient chaque soir un immense succès.

M. Bourgès, comique de la Scala de Paris.

M. Wilson, surnommé le Génie aérien, qui fait un exercice vraiment surprenant avec une boule sur un trapèze.

Mlle Marguerita, chanteuse tyrolienne de la Scala de Paris, qui, chaque soir est bissée et très-applaudie.

Mme R. Lemonnier, chanteuse à diction, de l'Eldorado de Paris, également fort applaudie.

MM. Broussan, Hachin, etc.

On annonce l'arrivée de M. Paulus, qui étant de passage à Lyon, ne pourra donner que quatre représentations.

Avec des sujets de cette valeur, la direction de la Scala est appelée à obtenir de très-grands succès.

CONCERT DE L'HARMONIE GAULOISE

L'excellente Société l'*Harmonie Gauloise* donnera bientôt son Concert annuel,.

Comme les années précédentes, elle s'est assurée à cette occasion le concours du célèbre baryton Lassalle.

Dans un prochain numéro, nous donnerons le programme de cette fête, qui promet d'être trés-brillante.

SOCIÉTÉ DES CONCERTS
DU CONSERVATOIRE

Cette Société, sous l'habile direction de M. Alexandre Luigini, est en pleine voie de prospérité. Elle nous a fait entendre quelques œuvres véritablement splendides.

La Damnation de Faust, exécutée d'une manière grandiose et irréprochable, a produit le plus grand effet et a été redemandée par un grand nombre de spectateurs.

Nous apprenons que la dernière audition de ce chef-d'œuvre de Berlioz aura lieu le samedi, 16 avril, au Grand-Théâtre.

Avis donc aux amateurs de bonne musique.

FOLIES-BERGÈRES

Les séances de patinage, qui ont lieu trois fois par semaine : les mardi, jeudi et dimanche, attirent toujours un grand nombre d'amateurs de l'un et l'autre sexe.

Cet exercice, aussi hygiénique qu'amusant, est tout-à-fait entré dans nos mœurs ; c'est ce qui explique l'affluence du public aux séances données aux Folies Bergères. Un orchestre excellent leur donne beaucoup d'animation et permet de passer une soirée des plus agréables.

L. MASSIN.

Revue de la Mode

Les lainages unis n'ont nullement abdiqué et les prétentions des rayures et des carreaux de toutes sortes, n'ont rien enlevé de leur vogue, à nos cachemires de l'Inde et à nos étoffes beige unies.

Dans le domaine de la fantaisie, l'écossais et les bayadères sont en tête des dispositions préférées. Voici une adaptation nouvelle : petite visite en drap livrée, avec trois coutures dans le dos, destinées à cintrer la taille. Le dos est si étroit, que ce sont les manches qui forment une grande partie du vêtement. Elles se rapportent au-devant par une couture partant des épaules et suivant toute la hauteur. Un petit gousset fournit le dessous de la manche ; et la couture du dessous du bras est entr'ouverte pour laisser passer une écharpe de surah écossais taillée en biais, qui se noue au bas de la taille avec de longues coques.

Un collier de fronces fixe autour d'un col officier en drap, les devants et les manches.

Toutes les coutures et le contour extérieur sont marqués de piqûres de soie ; un beau nœud en surah sert de cravate sur le devant.

On peut si on le veut, doubler tout le vêtement en surah.

Citons de jolis lainages au fond gris, beige ou mousse, sillonné de filets de teintes vives, mélangeant leur vigueur.

Nous avons des lainages légers, pointillés d'or et lamés d'une infinité de fils de soie aux tons de pierres précieuses.

Les écossais nous offrent une collection de mignons damiers de deux tons, saphirs et beige, mauve et amiral, biche et loutre, feuille d'automne et prune, etc., rehausés par des filets formant de larges carreaux et toujours de couleur tranchante comme coquelicot, bleu pâle, violet.

On peut faire de jolis costume avec ces damiers, en prenant, pour garniture, du satin ou du surah assorti aux filets de couleur vive et employé en dépassants et en nœuds.

On trouve beaucoup d'étoffes genre anglais, aux tons fauve, gris, érable, avec rayures aux couleurs tendre, se coupant en carreaux et qui sont d'une grande distinction.

Pour robes de voyage, ces mêmes étoffes arborent des tons hardis : c'est du bleu amiral, coupé de viel or et de rouge, du renard à carreaux rouge et bleu ; du bronze et du gris, toujours mêlés de teintes tranchantes.

Il a y aussi des combinaisons de soufre bleu et grenat; gris, turquoise et bronze.

A propos des lainages unis, disons un mot des tissus arc-en-ciel, ou se retrouvent mélangées ou plutôt confondues toutes les couleurs du prisme, certain cachemire gris argent, avec ces tons multiples, à des reflets d'opale d'un merveilleux effet.

Dans les beaux tissus de soies légères, notons des foulards satin, couleur de chartreuse, qui étalent les dessins d'ornements les plus bizares aux couleurs de la chartreuse. C'est vraiment original. D'autres, aux teintes vieillies, sont couvert de larges palmes, de trèfles, de losanges fermés par des fleurettes mignonnes de toutes couleurs, mélangés de feuillage.

Puis viennent les foulards crépelés, ou se groupent les plus jolis dessins des étoffes japonaises. C'est une orgie de couleurs et une confusion de dessins indéfinissables. On dirait d'une dégringolade de carreaux de faïence, ayant chacun leur décoration. où d'autres fois des piles d'assiettes perdant leur équilibre. C'est d'un désordre et d'un imprévu charmants ; on peut passer de long moments à déchiffrer un de ces jolis foulards, avant d'avoir une idée exacte de tout ce qu'ils représentent.

Une jolie toilette de jeune fille, pleine d'un vrai cachet de distinction nous reposera de ces hardiesses.

Elle est en voile hindou « œil de Minerve. » — Si nous en croyons le vieil Homère, la déesse Minerve avait les yeux de couleur glauque. — Donc, sur une fausse jupe de soie, repose une jupe de voile hindou, toute composée de plis creux, alternant avec des bandes coulissées en échelons. Le corsage est orné, sur le devant et dans le dos, d'un panneau de surah complètement coulissé. Une écharpe de voile, passant sur la basque et en cachant l'extrémité, vient se perdre sous un pouf tout droit, à deux étages, sur lequel tombe un immense flot en ruban de satin.

Autour de la jupe court un dépassant de surah plissé, et la manche est garnie d'une petite draperie coulissée comme la jupe.

Les chapeaux affichent un luxe plein de fraîcheur et de distinction.

On porte à son goût, soit la mignonne petite capote parisienne, si seyante sur de larges bandeaux ondulés et qui fait si bien valoir de beaux cheveux, soit le grand chapeau de tous les styles, tenant du *sombrero* espagnol, du large feutre des lansquenets, et que l'on appelle *Rembrandt, Peynolds, Longueville* et de bien d'autres noms encore. Certains modèles tiennent le milieu entre ces deux types et participent des deux.

Voici une élégante capote qui justifie ce que nous disons : c'est une paille mordorée, à passe évasée, doublée de velours. Un gros nœud en broché vieil or, semé de fleurettes, s'étale à l'alsacienne sur le sommet du chapeau et sert de point de départ à deux magnifiques plumes ombrées, mordoré et vieil or.

Nous parlions tout récemment de garniture en hausse-col : hausse-col au cou, hausse-col à la taille, ce qui est plus bizarre encore. Voici maintenant, comme extension de notre pillage dans le monde militaire, la faveur revenant aux jugulaires, jugulaires de fleurs ou de jais : beaucoup de chapeaux sont ornés de cet appendice, qui y produit un effet original.

Les grands cols continuent à être fort à la mode. On fait beaucoup de costumes accompagnés d'un camail assorti, lequel s'ajoute sur les épaule à l'aide de plusieurs rangs de coulisses. Pour les enfants surtout, les grands cols sont de tous les costumes, soit comme lingerie, soit comme partie d'un vêtement ou d'une robe. Une des plus jolies choses qu'on ait inventées ce printemps, est le manteau en toile Colbert, une sorte d'étamine et de canevas dont on à fait beaucoup de cols et de manches pour enfants.

On l'emploie maintenant comme manteau sur une doublure en soie de couleur. Imaginez un petit bonhomme portant sur sa robe blanche un manteau en toile Colbert, à grande pèlerine, complètement doublée de foulard rose ; chapeau de paille d'Italie, à large envergure, doublé de surah rose et garni d'une plume rose ; chaussettes en soie rose. Est-ce assez coquet et joli ?

Comme elles sont coquettes, ces jolies ombrelles chinoises, aux baleines toutes droites, comme un parasol de mandarin ! Les tissus qui les recouvrent sont, comme bien vous pensez, de petites merveilles : des satins aux dessins japonais, pleins de mignonnes figures d'assiettes, d'éventails ; puis des brochés écarlates où sont brodées en soie d'or, des médaillons d'une finesse de détails remarquables, Puis viennent les ombrelles *Watteau*, où sont jetées à profusion les fleurs nuancées d'une façon exquise, avec des teintes fanées du plus pur *Louis XVI*, aux manches sont fixées, en guise de glands, deux fleurs artificielles, rappelant celles du tissu.

On voit qu'il sera facile de choisir, au milieu de tout ce bataillon d'ombrelles, les types et les formes qui conviendront le mieux à notre genre de toilette ou simplement à notre goût.

Mme RAYMONDE.

CHRONIQUE FINANCIÈRE

Paris, le 11 avril 1881.

La baisse, conséquence des réalisations des spéculateurs trop chargés à la hausse, fait chaque jour de nouveaux progrès. Le 5 0/0 a fléchi à 119.90, le 3 0/0 à 82.85, l'Emprunt à 83.80, l'Amortissable à 84.20.

Signalons la fermeté de la Banque nationale ; cette fermeté s'explique par l'excellente situation que constatera le rapport à l'assemblée du 27 courant. La distribution du dividende de 32 fr. 50 qui sera proposée par le Conseil d'administration et le payement du revenu des parts de fondateurs n'absorbent qu'une somme de 3.150.000 fr.; une somme de 4 millions sera versée à la réserve extraordinaire ; cette somme représente un revenu supérieur à celui que les actionnaires auront touché pour l'exercice 1880. Le dividende aurait pu être porté à 70 ; on ne saurait trop féliciter le Conseil d'avoir préféré à sa distribution intégrale la constitution d'une forte réserve qui assure la stabilité des revenus.

Le Crédit Foncier a reculé au-dessous de 1,650, la Banque de Paris vers 1.220, l'Union 1.150, le Lyonnais vers 875.

Les chemins sont offerts au comptant ; l'Orléans dont la spéculation avait surélevé les cours, est particulièrement faible.

Le Suez se maintient à ses plus hauts cours ; le Gaz et les Omnibus sont très lourds.

Jules RICHARD.

PETITE CORRESPONDANCE

A. P. — Merci de vos souhaits, Nous utiliserons vos renseignements.

Mme Blanche L. — Fixez-nous l'heure.

Mme D. J. — Nous ne serons mécbants que pour les personnes qui le méritent.

Mlle Rose L. — Merci de vos conseils sur les modes.

Pétrus Laurent — Nous acceptons tous les renseignements.

A. Giraud. — Si l'article est drôle, envoyez.

G. Parris. — Merci, en userons à l'occasion.

SOCIÉTÉ ANONYME DES COUPONS COMMERCIAUX

Capital : DIX MILLIONS de francs

PARIS, 8, avenue de l'Opéra

LYON, 1, RUE DE LA RÉPUBLIQUE, 1

SOCIÉTÉ ANONYME DES COUPONS COMMERCIAUX

N'ACHETEZ RIEN

Sans réclamer de vos fournisseurs des **Coupons Commerciaux**

Remboursement gratuit de toutes vos dépenses

ACHETEZ

Des **Bons d'épargne** des **Bons de capitalisation**

Les sommes affectées à la capitalisation qui assurent le remboursement intégral de vos dépenses sont déposées au

CRÉDIT FONCIER DE FRANCE

Le huitième tirage public des Bons émis par la Société aura lieu

Dimanche, 24 avril prochain

A dater du 15 mai prochain, les Bureaux de la succursale de Lyon seront transférés

77, RUE DE L'HOTEL-DE-VILLE, 77

A CÉDER

à prix exceptionnel

BILLARD

EN BON ÉTAT

et tous ses accessoires

S'adresser à l'agence V. Fournier, 14, rue Confort, sous le n° 1559

TOILE SOUVERAINE

JULIE GIRARDOT

35 ans de succès

CONTRE DOULEURS

PLAIES ET BLESSURES

Marque déposée Se méfier des contrefaçons

TOILE SOUVERAINE JULIE GIRARDOT J. DAMON PHARM.

Exiger sur la toile le timbre ci-contre portant le nom de Julie GIRARDOT

DÉPOT GÉNÉRAL A LYON

Avenue du Doyenné, 5, au 1er

Phie DAMON, cours Morand, 40, et à la Ge pharm. du SERPENT, rue Lanterne 32 -- Prix : 6 fr. le mètre. -- Envoi contre mandat-poste au nom de J. GIRARDOT

A LA VILLE DE LIMOGES

31, Rue Centrale, — 3 et 5, rue Ferrandière, LYON

Aujourd'hui commencera *irrévocablement* la vente, annoncée depuis quelques jours, de tous les Articles pour garnitures de Tables à toilette.

Jamais on n'aura vu un assortiment aussi considérable (PLUS DE SIX CENT MILLE PIÈCES) et à des prix aussi réduits.

APERÇU DE QUELQUES ARTICLES

Pots et **Cuvettes** en faïence, les 2 pièces..... **0.50**
Pots et **Cuvettes**, faïence anglaise décorée *(vraie terre de fer)*, les 2 pièces..... **2.40**
Seaux à toilette, porcelaine opaque (avec anse osier). **2.70**
Broc à eau, porcelaine opaque..... **2.50**
Vases de nuit, porcelaine opaque..... **0.45**
Tables à toilette acajou avec glace et 7 pièces porcelaine (complètes)..... **23** »

SEUL DÉPOT A LYON

des vraies faïences de terre de fer, de Queenstown, les plus réputées d'Angleterre

1,000 Services de table porcelaine opaque décorée, complets pour 12 couverts (meilleur marché que de la faïence blanche..... **33** f.

TOUTES LES COMMANDES DU DEHORS SONT EXPÉDIÉES DANS LES 24 HEURES

Le 1er Mai, Ouverture de la Grande

PHAMACIE-DROGUERIE SAINT-ANTOINE

3, RUE DUBOIS & RUE MERCIÈRE, 24

DROGUERIE ÉMILE SÉNOT

PRÈS LE QUAI SAINT-ANTOINE

LYON

PHARMACIE L. VIRAVELLE

LA MAISON N'AURA PAS DE SUCCURSALE A LYON

Etablissement **sans précédent** à Lyon, organisé sur les bases des grandes Pharmacies philanthropiques de Paris et de Londres.
Médicaments de premier choix, vendus à des prix tellement réduits qu'ils défient toute concurrence; approvisionnements assurés par des marchés passés dans les pays de production.
Préparation en grand des **Vins de Quinquina** rigoureusement titrés.

BAR ANGLAIS

Vente au verre de tous les Vins de Quinquina 0.20
Vente au verre de toutes les tisanes dépuratives, apéritives et rafraîchissantes chaudes ou froides, le verre . . . . . 0.05 et 0.10

Dépôt exclusif DU **SEL VEGETAL** De J. DOMILLE MÉDECIN SPÉCIALISTE

Contre les ÉCOULEMENTS DE TOUTE NATURE. — Envoi *franco* contre 3 fr. en timbres-poste ou remboursements

REMISE EXCEPTIONNELLE SUR TOUTES LES SPÉCIALITÉS ET SUR TOUTES LES

EAUX MINÉRALES FRANCAISES ET ÉTRANGÈRES

OUVERTURE LE 1ER MAI

3, RUE DUBOIS, 3, Au Premier Étage, d'un

CABINET DE CONSULTATIONS MÉDICALES GRATUITES

PAR UN ANCIEN MÉDECIN EN CHEF DES HOPITAUX

Le Matin : de 9 à 11 heures. — Le Soir : de 6 à 8 heures

Le Rédacteur-Gérant, GALLAND.

Lyon. — Imprimerie CHANOINE, DELAROCHE successeur, place de la Charité, 10.